

SPECIAL VISIT DEATH ROW - POLUNSKY UNIT -TEXAS**RICKEY LYNN LEWIS****Historique des témoignages**

| | |
|---|------|
| Lieu de mort et lieu de vie. Témoignage à deux voix. Septembre 2011..... | p.2 |
| Témoignage à deux voix. Septembre 2010..... | p.14 |
| Si la Loi d'Etat est barbare, des femmes et des hommes employés à son service sont cependant humains, août 2009..... | p 24 |
| Les mots humains ont une limite, septembre 2008..... | p 30 |
| Croisière en Barbarie, septembre 2007..... | p 47 |

1^{er} & 2 septembre 2011

Témoignage à deux voix

Première voix : Danièle Sirven

**« De tous les meurtres prémédités, le plus barbare est la peine de mort »
Albert CAMUS .**

*Montpellier juillet 2011

J'écris :

« Tu sais, Rickey, dans le jardin de notre immeuble, il y a un composteur. Plusieurs fois par semaine je descends y déposer les déchets végétaux. Rien d'original, vraiment, mais la semaine dernière j'ai vu en versant le petit sac qu'il y avait là, déjà, un très bel artichaut de Bretagne, très gros et qui paraissait tout frais...

Quelques jours après, en revenant pour accomplir le même geste, je soulève, bien sûr le couvercle, et là je suis émerveillée par une splendide fleur d'un bleu turquoise, irisé de mauve pâle qui irradie littéralement sa lumière dans le noir de la poubelle.

J'avais le sentiment d'avoir surpris une métamorphose secrète, je jubilais.

Loïc a pris cette photo que je t'envoie pour que nous en parlions ensemble.

Regarde bien la fleur bleue qui nous regarde...en attendant...

*Berkeley août 2011

Pendant notre séjour à Berkeley, chez Loïc et Megan, nous ne nous sommes pas ennuyés.

La veille de notre départ pour Houston, nous avons écouté ensemble le gospel de Georges Harrison, « My Sweet Lord » (Mon doux Seigneur).

Une splendeur ! En chantant nous avons repris à quatre le couplet, doucement puis à tue tête, encore, encore et nous avons fini par danser saisis –moi en tous cas- dans la Foi rayonnante des paroles répétées...Loïc a eu la bonne idée de nous sortir le texte sur internet et nous avons décidé, bien sûr de le chanter à Rickey, comme entrée en matière...si possible !

*Le voyage :

Monter très haut, monter encore et voir depuis le ciel bleu, les colliers de volcans enneigés des montagnes rocheuses imperturbables, les sillons émeraude et safran du Canyon du Colorado, les déserts impassibles grands comme des départements français ...

Rêver de ne jamais redescendre, de continuer à voler toujours.

Arrivée au Texas, je ne saurai pas où habiter dans mon corps : pas dans ma tête, où l'impensable ne pourra pas être pensé, pas dans mon cœur, sous peine de le faire exploser dans des émotions inintégrables. Demain nous visitons Rickey.

Dès l'atterrissage à Houston, habiter au centre de soi, juste dans le voir et l'entendre.

Souffler, davantage qu'inspirer.

C'est la neuvième année que nous faisons ce voyage là.

Est-ce vraiment un simple voyage ?

Dès l'entrée dans l'aéroport la rencontre de l'étrange monde obèse au milieu duquel nous évoluons est tous les ans une surprise connue.

Nos normes habituelles ont disparu et je me demande toujours ce que nous dit cette société ralentie par l'enfouissement des formes humaines, des traits de visages dans d'épaisses draperies de gras ?

Une interrogation, un malaise, comme un sentiment de compassion envers ces personnes emmitouflées dans d'inamovibles doudounes de lipides...

Dans les couloirs qui se succèdent un petit panneau attire mon attention :

« Eat, Drink, Enjoy, that is Life »

“ Manger, Boire, Jouir, ça c’est la vie”

Serait-ce la réponse à ma question ? Sans doute pourrait-on écrire la phrase à la forme interrogative pour y trouver un autre sens.

Is that life ?

« Est-ce cela la vie ? »

Je me demande aussi si la finalité de notre existence n’est que le transfert de jubilations sexuelles vers des jubilations gustatives et gastriques.

Devenir un « tube digestif ambulante » est ce l’aboutissement d’une vie humaine, l’accès à la félicité ???

***1° JOUR : Polunsky Unit, 1° septembre 2011 :**

Nous sommes rassurés : cette année nous n’assisterons pas au départ d’un prisonnier à l’exécution, la dernière en date a eu lieu le 13 août passé, la prochaine est programmée après notre départ, le 21 septembre.

En 2003 lorsque nous sommes venus rencontrer Rickey pour la première fois le couloir enfermait 450 HOMMES, le nombre d’exécutions était en moyenne de vingt quatre par an...

En ce moment 312 hommes- oserai-je dire « à peine »- survivent dans ce même couloir.

L’an dernier l’Etat du Texas a exécuté 17 prisonniers... Oserai-je dire « seulement ».

Enfermer des présumés coupables, les maintenir en vie, puis les aider à se gaver comme des animaux avant l’abattage, cela ne se compare à rien...à rien d’autre.

L’inventive violence humaine, celle qui n’appartient qu’à nous est à l’œuvre.

Elle s’impose dans son délire glacial. : elle tue au nom du bien, du juste, de l’ordre

C’est la violence pure, celle que Maurice Bellet appelle la violence absolue...

Devenir les bourreaux froids des présumés bourreaux en folie, voilà le comble de l’impensable à une conscience un tant soit peu vivante.

En venant ici, à Polunsky Unit dans ce lieu où la mort programmée rôde, je me sens humiliée de savoir que des actes atroces s’organisent, méticuleusement, derrière les grillages étincelants. Toute forme de raison est exclue du couloir

A l’hôtel, nous avons reçu un accueil d’amis. Tout le monde sait ici que nous allons visiter Rickey, aucun échange sur le sujet ne peut se faire, même si je commente et pose régulièrement la question typiquement européenne sur le fait que « la plus grande démocratie du monde soit la seule à exécuter »?

Pendant le bref parcours, qui nous mène à Polunsky Unit, René et moi tentons d’imprimer dans nos mémoires les paroles très simples et aussi l’air de la chanson de Georges Harrison, « My sweet Lord ».

Chantons, chantons ...

Il est huit heures moins le quart quand nous accédons à la guérite du premier contrôle.

L’air est brûlant et saturé d’humidité. Le gardien est plein de gentillesse et de zèle pour abrégé les vérifications grotesques.

Aucun prisonnier à l’entour, c’est la première fois que nous n’entendons pas les aboiements furieux de la meute de chiens qui à l’évidence est déplacée...

Le parcours est routine. Les gardiens ont des regards de glace pendant la fouille à corps. Je ris tout doucement, quand même – parce que je ne peux pas me retenir- quand je sautille lourdement sur un pied puis l’autre pour en montrer les dessous, mais ça ne fait rire personne...

Dès que la fouille est faite les gardiens s’adoucisent.

Celui que nous voyons tous les ans et qui est très, très volumineux nous couve d’un regard mouillé...

Ce qui est tellement insolite c'est que ces agents tâtent avec le même zèle leurs collègues qui pénètrent en nombre dans l'édifice, à cette heure de pointe des visites...

Les pourpiers éclatants ornent l'allée d'accès au couloir, le gazon est calciné de chaleur.

Passages de sas en sas, rencontres de regards professionnels et courtois.

La gardienne des lieux qui a environ trente ans est gentille. Il faut dire que je lui demande d'emblée l'aide de sa compétence en regard de mon mauvais anglais.

Nous sommes les premiers dans le parloir. Une visiteuse âgée entre et s'installe comme nous devant une cage de verre. Nous parlons avec elle qui écoute les prisonniers depuis plus de vingt ans. Mrs W. que nous rencontrions tous les ans, la femme du pasteur décédé, ne vient plus ici. Sa vie est trop dure explique notre voisine.

Nous avons le temps d'observer.

Le parloir du couloir de la mort est de plus en plus délabré.

La tablette peinte en vert foncé qui était neuve il y a neuf ans est toute écaillée, de notre côté de et du côté du prisonnier.

Je me dis qu'écaille pour écaille, je vais incruster la mienne. Mine de rien, comme une mauvaise petite racaille – que le karcher présidentiel n'a pas encore éradiquée- je me lance avec discrétion et efficacité : j'utilise l'ongle de mon pouce droit comme un minuscule rasoir et je grave les initiales « DR » sur la tablette de la cage où va s'installer Rickey pendant les quatre heures de notre « special visit ». Je suis très contente de moi parce que D.R « Death Row » signifie, certes, « couloir de la mort », mais D.R représente aussi les initiales de « Danièle et René ». Rickey le sait, le mot terrifiant est juste métamorphosé, il est devenu le symbole de notre couple, nous deux...

La gardienne qui s'affaire à l'arrière des cages me reconnaît et nous échangeons de petits signes amicaux.

A neuf heures pile, c'est elle qui organise l'installation de notre protégé avec un autre gardien monumental.

Il arrive, Rickey, vraiment tout joyeux, il parle à ses accompagnateurs pendant qu'ils le démenotent et du coup de cette terrible cérémonie il ne reste que le bonheur des mains libres, des mains de Rickey qui se posent, sous les nôtres de chaque côté du verre blindé...

Plus personne ne compte, il y a juste l'extrême bonheur de la rencontre, les regards réciproques et d'une profondeur abyssale de tendresse qui donnent mesure de l'exceptionnelle gravité de l'exceptionnelle beauté de la relation humaine.

Martin Buber et Emmanuel Levinas se sont installés à nos côtés, invisibles et présents eux aussi, à la communion des hommes.

« JE » rencontre « TU » dans un bonheur infini et responsable.

Rickey est content, il sort de la douche et d'une coupe de cheveux qui le font ressembler à un adolescent. Il a des vêtements propres. Ses petits cheveux coupés ras font des crans sur sa nuque puissante. Sur son dos, tout à l'heure, j'ai vu la taille XL sur la tunique blanche de la prison. Il est fort, pas gros.

Je l'aime beaucoup, comme mon enfant noir, étrange et étranger. Il s'est glissé dans ma vie. Subreptice et majeure rencontre...

Pour l'heure, Rickey exulte...nous exultons...

Alors, le temps est bien choisi pour échanger la chanson magnifique de « My Sweet Lord » à travers le fil noir du téléphone noir...qui a du transférer depuis plus de trente ans tant de paroles terribles...Au bout de quelques secondes, Rickey, qui précise « Je chante mal », chante avec nous .L'étrange chœur chaotique fait exploser les vitres de toutes les séparations, ségrégations, rejet et haines féroces...

Tous les trois, nous sommes dans une bulle de lumière...Je ris, car nous sommes écoutés et filmés, en permanence pendant nos échanges, et j'imagine la stupeur des espions....Dès notre retour à Montpellier, nous enverrons les paroles sur papier de notre chant complice...

Oui, Rickey va bien. Nous sommes surpris et soulagés.

Compte tenu de la situation judiciaire objectivement dramatique, le calme de Rickey est un paradoxe. En effet le dernier avis de la cour du Texas doit décider- nous ne savons quand -de son transfert en prison à vie ou de son exécution...

A aucun moment pendant nos sept heures de visite, Rickey n'abordera ce sujet et nous nous restons prudemment silencieux.

Il dit qu'il a été soigné, il arbore une paire de lunettes cerclée d'une épaisse monture noire avec fierté. Mais, nous deux, René et moi, observons immédiatement que sa main gauche totalement repliée sur son pouce, poing fermé, est pratiquement inutilisable, inutilisée...

Il n'en dit rien, il n'en dira rien pendant les deux jours de rencontre.

Il va parler très longtemps et avec passion de ses différentes techniques pour réaliser ses dessins, des heures passées à ses esquisses. D'ailleurs, ses œuvres sont rassemblées dans la salle spéciale d'où elles seront transférées jusqu'à nous après avoir été visées par la prison. Notre passage est une aubaine parce que les dessins pourront nous être remis. Autrement ils sont détruits s'ils restent trop longtemps dans le couloir !

Rickey est tendu, il espère qu'une gardienne va déposer ses œuvres dans le parloir. Et du coup, nous surveillons aussi le dépôt du grand filet orange, scellé par la prison...du bon côté des vitres...

Monde séparé en deux, projection facile du mal sur les méchants, les autres, les délinquants, les étrangers à nous !

Rickey a écrit récemment une longue lettre à Annick de Souzenelle et une fois de plus, nous parlons ensemble de la forme de notre corps humain, de la grandeur de « la chair » qui en aucun cas n'est de la viande...

Les va et vient des employés remplissant les distributeurs de nourriture industrielles « junk food » se sont tus...

Rickey a déjeuné à trois heures trente ce matin, mais il n'a pas très faim.

Tranquillement il commande un petit repas sandwich, frites, boisson que la gardienne lui fait passer par la trappe, nous ne prendrons que des jus de fruit, juste pour la convivialité.

« Alors, Rickey, tu as reçu la photo de la fleur bleue, rayonnant dans la poubelle ? Oui ? C'est nous, c'est toi... Le « corps qu'on a », réceptacle du « corps qu'on EST » ».

Rickey rit de joie.

Il dit-« Oui, c'est notre âme. C'était une âme d'un petit artichaut garçon car la fleur était bleue.... »

Il rit de sa blague espiègle, comme un enfant.

La possession de ses lunettes le comble d'aise. Il explique-« J'ai attendu huit ans pour les avoir, depuis que le docteur les avait recommandées ». Il les met : il rit. « Je ressemble à un professeur ou un docteur quelqu'un avec un gros cerveau... »

Nous avons le droit d'avoir des photos...Et notre aimable gardienne s'exerce à éviter les reflets de la vitre, des lunettes, un vrai exercice de pro !



Entre le repas léger, qu'il a choisi avec soin, les photos et l'attente de la remise des dessins, la petite empreinte « DR » gravée par mes soins et que je me régale de décrire à Rickey, la matinée passe vite.

Un visiteur d'importance traverse le parloir : Rickey nous dit avec humilité que c'est le Directeur de la Prison et nous nous levons à son passage pour nous tourner vers lui et le saluer. Décidément, un autre passager de marque lui succède, le « Major ».

Il est jovial, nous serre la main avec chaleur quand il apprend que nous venons depuis neuf ans dans l'établissement dont il prend le contrôle.

Nous en profitons pour lui signaler l'état de la main gauche de Rickey contractée sur son pouce et inefficace. Il dit avec tranquillité :- « Ca c'est l'affaire de l'équipe médicale.»

Le temps est mesuré dans ses petites secondes égrenées qui font nos vies...

Rien du côté des dessins. La gardienne susceptible de les ramener de la salle de dépôt est passée, majestueuse jeune femme au regard glacial, voire hostile...

Elle observe notre inquiétude et jouit de son pouvoir. Oui, elle s'en occupe, oui, elle fait ce qu'il faut...

Son impassibilité face à la fébrilité de Rickey fait peur.

Nous allons nous quitter...J'ai envie de pleurer mais je ne pleure pas, pas une larme.

D'autant que la gardienne à qui je demande des nouvelles de Mrs.W.m'annonce que demain elle sera ici, nous allons donc la voir, c'est un bonheur!

Nous envoyons des baisers à Rickey, il se retourne et nous fait de grands signes jusqu'à notre disparition dans le premier sas de sortie.

Un restaurant cajun nous offrira sa table pantagruélique.

Dans l'après-midi, nous visitons la réserve indienne « Alabama Coushatta » dans la forêt verdoyante et serrée. Les bâtiments administratifs sont vides, il n'y a personne...Les totems factices et les costumes des « natifs » dans la vitrine, l'absence de traces de batailles féroces ne me font pas oublier l'un des plus grands génocides européens du siècle dernier ...

2° JOUR : Polunsky Unit, 2 Septembre 2011

Nous allons vers la prison avec une idée fixe : celle de récupérer les dessins de Rickey pour les ramener en France.

C'est Mrs W. qui nous accueille dans le parloir.

De vraies retrouvailles après sa quasi disparition il a trois ans...

Nous la mettons immédiatement au courant de notre attente des œuvres de Rickey.

Nous quitterons le couloir à 11 heures .Si nous ne prenons pas les dessins, ils seront détruits Elle nous donne un numéro de cellule et voltige de l'une à l'autre de ses tâches...Notre place

attribuée, à peine installée face à la cage vide, j'entreprends ma petite gravure « D.R » sur la tablette écaillée devant moi. Rickey, mis au courant va jubiler. A l'arrière des grillages, des hommes en blanc passent précédés et suivis de gardiens gris...

Rickey parle de la mort par le truchement de témoignages qu'il nous réclame à René et moi. Narration de décès paisible de proches, de passage dans le coma réversible.

Etrange échange qui dit le questionnement humain essentiel, sans cesse à l'œuvre, ici dans le couloir des morts...

Le parloir se remplit, des pères des mères des familles joyeuses, des petits enfants, des amis...

Il est bourdonnant de mots et de rires.

Les sandwiches et les « cans » de boisson jonchent les comptoirs écaillés.

Des avocats porteurs de badges spéciaux et de documents s'affairent au fond du cul de sac entre les cellules de verre...

Mrs.W. téléphone à la gardienne de la salle de contrôle pour obtenir les dessins...

Nous hélons la responsable entrevue hier, elle est agacée et glaciale...

Rickey n'aborde jamais la question de son devenir, nous non plus, prudemment.

Il explique sa difficulté face à ses problèmes de relations avec les autres détenus, du racisme dans le couloir, sa solitude devant le mutisme de l'administration en ce qui concerne sa santé ...

Pauvre Rickey, dans sa cage de verre blindé, nos mains posées sur les tiennes sont de bien petits secours face à l'océan de tes souffrances quotidiennes.

Mrs W. hausse le ton : au téléphone elle interpelle sa collègue. Le temps presse, les dessins sont toujours bloqués...

Rickey est inquiet, nous aussi. Quand finalement la gardienne arrive avec le filet orange contenant le précieux contenu... elle sourit, comme si elle avait participé à la délivrance finale, nous la remercions pour sa diligence et tout le monde est content...

Nous sommes chargés de poids, comme des baudets...

C'est le départ.

Rickey chante le Psaume 22 : « le Seigneur est mon Berger »

Oui, Rickey chante, nous t'accompagnons à travers les paroles dites dans notre enfance...

Au revoir Rickey, petit agneau...

Tu as dit : « Je serais mort si je ne vous avais pas rencontrés ... ». Nous aussi Rickey, nous sommes éveillés en conscience grâce à toi, grâce à ton enseignement.

Au revoir, Rickey, petit agneau.

Tu veux qu'ABBA m'embrasse le front avant notre départ. Tu es heureux des photos prises avec application par Mrs.W.



Oui, Rickey, nous t'aimons.

J'ai envie de pleurer, je ne pleure pas. Il est inutile de pleurer dans le couloir de la mort ...

Aux prisonniers aperçus dans leurs cages, nous faisons des signes de la main... ils nous sourient, tous, tous ces hommes maintenus en vie dans les petites et grandes tortures quotidiennes, pour un jour mourir et assouvir la vengeance d'Etat.

Regards croisés, bruns ou bleus, furtive et grandiose révélation d'Autrui, dans sa grandeur, dans sa misère...

Nous quittons en hâte la clinique de la mort bénis par les vœux du gardien qui, hors de « son job » est redevenu sensible...

Depuis septembre les restrictions budgétaires feront « du dernier repas du condamné » un repas ordinaire.

Depuis cette année le coût d'une mise à mort a été démultiplié- l'un des produits létal devant être remplacé- Espérons que les contraintes économiques feront progresser l'abolition.

Ce n'est plus l'esclavage, plus la ségrégation ou le Ku Klux KLAN qui sont la honte de la plus puissante démocratie du monde, c'est l'exécution légale d'hommes et de femmes, la maintenance barbare de la peine de mort.

Montpellier, 21 SEPTEMBRE 2011

Dans la nuit étoilée de septembre, ici, en France, nous nous sommes reliés par la pensée à Troy DAVIS, enfant de Géorgie devenu notre propre enfant.

Troy n'est pas le seul à être assassiné en ce moment.

Au Texas, un jeune homme blanc entre lui aussi dans la chambre de mort. Il s'appelle Lawrence BREWER.

A minuit, pour éclairer les épouvantables cérémonies, nous avons allumé deux veilleuses : l'une pour Troy, l'autre pour Lawrence.

Merci Troy, nous allons manquer de courage, tes dernières paroles d'espérance et de pardon ouvrent nos cœurs si tristes ce soir...

Ceux qui commandent ta mort ne savent pas ce qu'ils font.

Peine de mort :

« Toute l'eau des océans ne suffira pas à laver la honte des hommes »

Maitre Paul LOMBARD Avocat français abolitionniste.

“I am you, he is she, we are all together...”

“Je suis toi, il est elle, nous sommes tous ensemble » dit une petite pancarte sur le mur de l’aéroport...

Solitaires et solidaires dans nos fragilités.

Deuxième voix : René Sirven

Lieu de mort et lieu de vie

Cette année, venant d’Oakland, nous atterrissons à l’aéroport William P Hobby, au sud de Houston, et nous prenons une route intérieure, la 146, pour atteindre Livingston, petite bourgade proche de Polunsky Unit, le Death Row du Texas.

Une rencontre étonnante nous y conduit : un vieux mécanicien édenté qui répare des pièces mécaniques d’un autre âge dans un atelier évoquant Steinbeck et Ford. Il conseille vivement cette route qu’il connaît bien et aime beaucoup depuis le temps de sa jeunesse.

Nous suivons son conseil et apprécions de rouler tranquillement dans la campagne texane, avec la circulation ordinaire des voitures, vans et autres transports agricoles, en évitant les grandes voies très fréquentées.

Arrivés à l’hôtel où nous descendons habituellement pour les deux jours de notre visite, une première surprise : les personnes de la réception nous reconnaissent et nous accueillent chaleureusement...nous donnant l’impression de revenir dans un lieu devenu familier et de retrouver des personnes connues et agréables.

Cette dimension personnelle sera présente au cours des deux jours et donnera lieu à des échanges qui nous reconforteront.

En même temps, elle fera apparaître davantage le décalage entre la situation réelle et la convivialité des échanges, en l’absence de toute parole véritable sur la peine de mort et sur l’exécution quasi hebdomadaire d’hommes à quelques miles de distance.

Comme si la gentillesse pouvait recouvrir l’horreur, les relations personnelles adoucies effacer les relations sociales endurcies dans un système jamais remis en question, même par ceux qui en sont les premières victimes.

Jeudi, premier jour de visite. L’arrivée à la prison nous conforte dans l’impression de familiarité, accentuée par l’attitude débonnaire du gardien chargé de vérifier notre voiture, moteur, habitacle et coffre, avant de nous autoriser à accéder au vaste parking de la prison.

A l’entrée dans le premier bâtiment nous retrouvons les formalités habituelles, le portique, la fouille au corps très précise, depuis les cheveux jusqu’à la plante des pieds.

Gestes professionnels, neutres, ton impersonnel s’adressent à l’identique aux visiteurs et au personnel soumis aux mêmes règles.

Peu de visiteurs attendent à 8 heures du matin dans la salle où s’alignent les cages des prisonniers face aux sièges des visiteurs. Ils ne seront pas plus de 6 ce matin-là.

Dès notre arrivée dans la salle-parloir, nous nous adressons à la gardienne chargée de gérer les visites en attribuant un numéro de cage et en faisant parvenir au détenu la nourriture des distributeurs. Elle s’adresse à nous aimablement et, en réponse à notre question concernant Mrs W, une gardienne que nous n’avons pas vue depuis plusieurs années, elle nous indique qu’elle serait là le lendemain.

En attendant Rickey, nous parlons avec une personne qui vient voir les prisonniers deux fois par semaine. Elle nous donne des nouvelles de Mrs W. que nous avons l’habitude de rencontrer, au début avec son mari, pasteur, puis seule après le décès de ce dernier.

Nous observons que la peinture de la cage est écaillée. L'aspect d'ensemble est moins pimpant que les premières années, nous semble-t-il....

L'arrivée de Rickey Lynn Lewis est toujours aussi émouvante. Le temps de démenottage qui lui fait courber le corps, le moment où il se redresse et où nos regards se croisent nous remplissent d'un sentiment toujours aussi fort d'une proximité qui dépasse nos personnes, celle qui nous fait rencontrer notre *Prochain*.

Les mains posées sur la vitre, nous restons silencieux ; tout est dit par les yeux, par la mimique. Ensuite, nous prenons le lourd téléphone noir et nous commençons à parler, à écouter, à entendre...parole de chair, parole d'humains, qui brise la vitre, efface les grilles, peut-être parce qu'elle les rend insupportables.

Rickey parle de sa vie dans le Death Row, de sa santé, de l'emploi du temps de ses journées. Oui, il parle de vie, il interroge sur notre vie et celle de ceux de nos enfants et petits enfants qui lui écrivent. Il parle de son fils, des personnes avec qui il est en relation. La prononciation des noms, anglais pour nous, français pour lui, donne lieu à des sourires, des rires.

Nous tentons de fredonner à mezzo voce la chanson de Georges Harrison que nous avons apprise par cœur « *My sweet Lord* ».

Elle nous fait penser à ce qu'il dit de son rapport à plus grand que soi et qu'il a écrit dans un poème mis en musique dans un cd proposé sur notre site « usa-couloirdelamort.org ».

Moment de connivence heureuse qui nous transporte très loin, très haut...

La matinée se poursuit ainsi pendant quatre heures, coupée par la cérémonie du repas, *junk food* transformée, transcendée par le soin et l'attention portée au moment, aux gestes de Rickey sous notre regard et nos commentaires "*materpaternants*" « *Raccroche l'appareil pour poser les chips, sandwiches, stickers, boissons...* » Nous partageons en buvant un soda, lentement...

J'observe qu'il a des difficultés pour se servir de ses mains, la main gauche est fermée, pouce rentré. Cependant, il réussit à ouvrir les emballages et à manger avec dextérité, sans se plaindre ni évoquer ce problème.

Le regard du clinicien est alerté, celui d'Abba¹ est alarmé.

La vie est aussi autour de nous dans le va et vient des employés chargés de compléter les distributeurs de nourriture.

Nous échangeons des sourires avec les visiteuses, peu nombreuses. Rickey nous indique la présence d'un homme de grande taille qu'il nous présente comme le grand chef de la prison. Nous le saluons aussi et il répond à notre salut de façon courtoise.

Plus tard, c'est le Major qui circule et nous nous avançons vers lui pour lui parler de Rickey, de sa main gauche qui nous inquiète. Il nous répond très courtoisement que c'est un problème qui concerne l'équipe médicale.

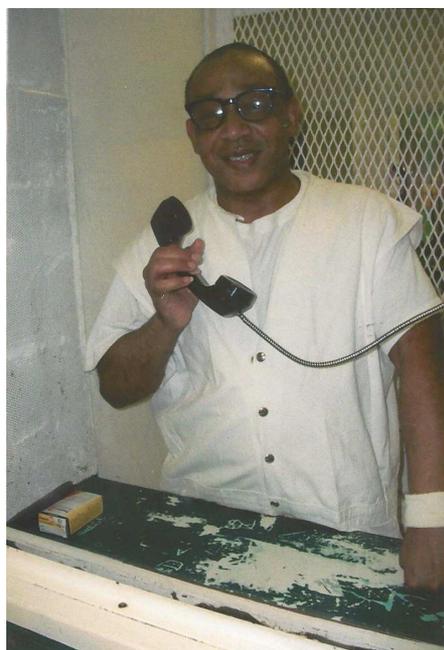
Ce qui nous donne à penser que dès notre retour nous écrirons pour demander l'aide de la direction et de cette équipe.

Autre signe de vie, il est possible d'acheter les photographies prises par la gardienne ce jour. (Trois dollars pièce). Rickey est très heureux de ces photographies prises avec nous au premier plan.

¹ Nom paternel que Rickey m'a donné, à la suite de ses échanges épistolaires avec Annick de Souzenelle



Il est content de se montrer seul avec ses lunettes toutes neuves, qu'il attend depuis huit ans...



La gardienne fait de son mieux pour réussir ces photographies, s'y reprenant à plusieurs fois avec l'appareil numérique. Mais lorsque elle nous les remet, en ajoutant un mot aimable, je ressens à la fois de la tristesse et de la colère. Je perçois le mensonge d'un cliché qui ne montre pas la vérité d'un lieu où un homme est enfermé pour être assassiné, le faire-semblant d'une vie ordinaire photographiée de manière ordinaire par le même appareil qui pourrait fixer sur le papier glacé une scène, une rencontre dans un lieu de vie familial. Le sourire me gêne...et pourtant, ce qui compte c'est moins mon ressenti que celui de Rickey...dont je ne

saurai rien d'autre que sa joie d'être photographié avec nous et son souhait de diffuser ces images à tous ses correspondants....Lien, sans doute, entre eux et lui, entre le lieu d'enfermement et le monde extérieur...image qui donne apparence de vie et de chair aux mots échangés par écrit.

Ces liens et ces images ont également pour support les dessins que Rickey nous offre ainsi qu'à nombre de ses correspondants dans le monde. Les quelques exemples visibles sur le site en montrent la finesse et la beauté, la profondeur derrière l'apparence de naïveté. Rickey a prévu de nous charger de prendre ses dernières productions et de les faire diffuser à notre retour en France. Le paquet les contenant devrait être prêt, mais il semble que nous ne pourrions pas le récupérer aujourd'hui.

La matinée s'achève sur la cérémonie de la prière dite par Rickey, toujours aussi belle et profonde qui me semble venir d'ailleurs en passant par un homme qui nous enseigne sans le savoir.

À la sortie de la prison, nous déjeunons dans un restaurant cajun d'où nous partons avec un *doggy bag* bien rempli des restes d'un repas "*américain*" beaucoup trop copieux pour nous. Ensuite, nous allons à "*Alabama Couthatta indian Reservation*", une réserve indienne située à une trentaine de miles de Livingstone. Nous trouvons un lieu touristique peu animé, avec des bâtiments fermés et des totems décoratifs peu entretenus. Les maisons habitées par la population indienne ne sont pas visibles, peut-être cachées dans les arbres, si bien que nous ne pouvons rien en voir ni en dire. Dans nos recherches, nous parvenons à une portion de route non goudronnée qui devient un chemin sablonneux et risqué entre deux fossés...et je rentre, très dubitatif sur la réalité de la vie des indiens et de leur situation véritable dans l'Etat cow-boy texan.

Vendredi, second et dernier jour de visite. Nous retrouvons les mêmes formalités d'accès à la prison et à la salle-parloir. Je me rends compte à quel point nous risquons d'entrer dans la routine, la banalisation de ce que nous faisons, là où nous le faisons, le mieux possible pour ne pas créer de problème, en perdant de vue qu'il s'agit de la vie d'un homme arbitrairement enfermé pour être assassiné, hors de toute vérité, de toute justice, de tout sens. Car, même si Rickey Lynn Lewis était coupable du crime dont il a été accusé – ce qui n'est pas le cas – sa mise à mort constituerait un assassinat.

Nous avons la très bonne surprise de voir Mrs W à l'accueil de la salle-parloir, comme nous l'avait donné à espérer, hier, la gardienne. Nous retrouvons l'impression de venir dans un lieu familier, d'y rencontrer une personne connue, comme dans les situations de la vie ordinaire où on revoit une personne agréable qui a été perdue de vue. Cependant, Mrs W. occupe une place à part dans notre passage dans le Death Row. C'est elle qui nous avait accueillis lors de notre première visite et avait reçu nos premières réactions peu amènes en réponse à son « *Have good day !* » et à ses vœux de bon séjour au Texas. Ensuite, pendant plusieurs années nous avons apprécié sa présence et son aide, notamment pour le fonctionnement des distributeurs de *junk food*.

Rickey reprend sa demande de nous voir prendre ses dessins. Mrs W appelle le service, nous dit qu'il faut attendre... mais rien ne venant, Rickey s'inquiète et s'impatiente un peu. Je vais à plusieurs reprises m'informer mais sans succès. Une gardienne, au visage plus fermé, plus énigmatique, donne des informations laconiques d'où il ressort que le paquet est dans une salle...

La salle de visite est plus fréquentée que la veille. Les visiteurs sont également plus variés, les avocats et avocates étant repérables à leur tenue et à leur attaché case. Il faut attendre pour obtenir la nourriture, les photos. Cette agitation a aussi pour effet de renforcer l'impression de vie dans la salle. A chaque déplacement, je peux adresser un sourire aux

détenus assis dans leur cage face à leur visiteur. Ce sourire m'est retourné par tous...signe de reconnaissance de personnes qui ne se connaissent pas, d'humains qui se croisent et se disent leur commune humanité dans un regard...

Vie, apparence de vie...et pourtant...dans les échanges avec Rickey, le thème de la mort est venu, je ne sais comment, à l'occasion d'une courte absence de Danièle. L'évocation d'une situation particulière où une personne s'est trouvée dans un état proche de la mort nous conduit à mettre des mots sur la fin de la vie, "*grand passage, grande porte, grand large*" sont dits, sans jamais être référés à la situation concrète qui nous réunit.

La gravité du ton contraste avec celui, appliqué et pédagogique, du récit de Rickey des procédés complexes utilisés pour la réalisation de ses dessins.

Peu avant la fin de la matinée, enfin le paquet contenant les dessins apparaît posé près de la table où se tient la gardienne. Je signe le récépissé et je constate qu'il s'agit de deux paquets, dont un très lourd contenant des revues et des livres destinés à nos petits enfants. Décidément, Rickey entretient une vie de famille autant qu'il le peut, donnant beaucoup en échange de l'affection qu'il reçoit.

Au moment de la séparation, toujours difficile, Rickey remplace la prière habituelle par le psaume "*Mon seigneur est mon berger*", chanté doucement. Il nous accompagne ainsi jusqu'à la lourde porte du sas d'entrée dans le Death Row...et bien au-delà...

Enfin, comme un dernier signe reçu du couloir de la mort, à la sortie, je retrouve le gardien, de forte corpulence, qui m'a inspecté scrupuleusement et en silence, à notre arrivée. Il était présent les années précédentes, notamment il y a deux ans lorsqu'il avait manifesté des signes de sympathie dans un moment difficile (cf. Témoignage 2009). Je lui dis « *Au revoir* » avant de rentrer en France. Il retourne mon « au revoir » d'une voix aimable en ajoutant : « *Prenez soin de vous* ».

Le retour en France, mouvementé et quelque peu fatigant, nous permet d'échanger sur nos premières impressions. Oui, la situation de Rickey Lynn Lewis est toujours aussi difficile. Oui, nous avons du mal à comprendre le fonctionnement d'une justice où l'arbitraire le dispute au légalisme, où l'argent est maître de tout et de tous. Oui, nous ne pouvons admettre l'assassinat légal.

Les événements rapportés par les medias, venant de New York, attestent de la toute puissance de l'argent. Ceux plus récents, en Géorgie, où Troy Davis est mis à mort contre toute justice et contre toute humanité, confirment l'inhumanité d'un système. Le même jour, à Huntsville, Texas, un homme, Lawrence Brewer, 44 ans, était légalement assassiné, après Steven Woods, 31 ans, le 13 septembre. Un reportage télévisé sur Michael Perry, 28 ans, enfermé à Polunsky Unit puis mis à mort à Huntsville, le 1^{er} juillet 2010, nous plonge à nouveau dans ces lieux que nous connaissons comme lieux d'apparence de vie mais de mort réelle, distillée au quotidien jusqu'au moment des injections létales.

Oui, la vie est toujours là, forte, comme le montrent les humains qui habitent ou visitent le couloir de la mort, à la manière de l'herbe et de la fleur qui poussent sur le béton...mais les forces de mort sont toujours à l'œuvre. Maurice Bellet nous parle de la "*violence absolue*" qui habite l'homme, fondée sur l'autorité d'une personne sur une autre, d'un groupe sur un individu. Un Livre transmis dans la mémoire des hommes nous dit que « *Dieu durcit le cœur de Pharaon* ». Pourquoi ? Ou plutôt : Pour...quoi ?

Le trentième anniversaire de l'abolition de la peine de mort en France donne des raisons d'espérer. J'écoute Paul Lombard nous raconter l'horreur d'une des dernières mises à mort par guillotine en France, Robert Badinter nous dire son optimisme raisonné. En tous cas, je sais que je ne cesserai pas d'être présent dans ces lieux de vie précaire et de mort sûre, lointains en kilomètres mais si proches dans la conscience de chacun de nous.

30 & 31 Août 2010

Témoignage à deux voix

Témoignage de René Sirven

Cette année, notre visite se situe à la fin de notre périple familial américain qui nous a fait passer par Mercer Island, près de Seattle, et Berkeley, proche de San Francisco.

Partis le dimanche matin d'Oakland, nous atterrissons le soir à l'aéroport de Houston après être passés par Salt Lake City. Ensuite, le temps de prendre la voiture de location et de faire le trajet jusqu'à Livingston, nous arrivons à l'hôtel à la nuit tombante.

La fatigue de ce voyage a été comme gommée par la rencontre d'un couple voisin de nos sièges dans l'avion et avec lequel nous avons pu parler à l'arrivée à Houston. Ce couple chrétien, abolitionniste, nous dit son accord avec notre démarche, nous parle de l'attitude de l'évêque qui proteste à chaque exécution. Le mari nous montre une vidéo sur son portable : sa femme est une magnifique cantatrice, Barbara Padilla, qui chante merveilleusement. On peut la voir et l'entendre sur son site internet www.BarbaraPadilla.com. Mieux encore, ils nous donnent leurs coordonnées en nous invitant à les contacter en cas de besoin. Belle rencontre, comme le sont souvent celles que nous faisons depuis que nous connaissons Rickey et que nous parlons de lui. Rencontres physiques parfois, symboliques toujours, elles réunissent des personnes qui vivent dans des mondes aussi différents que celui d'une congrégation religieuse, d'un établissement d'éducation ou de soin, d'une banque, d'une société d'assurances, d'une entreprise industrielle ou commerciale... Leur dénominateur est constitué par ce qui en soi est plus grand que soi, c'est-à-dire, l'essentiel au-delà des particularités de notre existence.

Le lundi matin, après le lever très matinal pour être à huit heures précises devant la porte de la prison. Nous retrouvons la chaleur moite du climat texan que la nuit n'a pas rafraîchi. Nous retrouvons aussi le même paysage paisible et verdoyant de la petite route qui nous mène à Polunsky Unit, Death Row du Texas.

Première nouveauté : un établissement portant l'indication "Centre de détention pour adultes" aperçu avant de s'engager sur l'allée qui conduit à l'entrée de la prison.

Le premier sas de la guérite en plein air, premier contrôle avant d'accéder au parking, nous fait ressentir la réalité de notre présence ici, dans ce lieu. À ce moment précis nous entrons dans le Couloir de la Mort.

Dès l'entrée dans le bâtiment d'accueil, nous sommes surpris par une deuxième et double nouveauté étonnante :

- D'une part le caractère très minutieux et complet du contrôle qui ajoute au portique électronique une fouille au corps plus poussée que celle des aéroports, allant jusqu'à l'exploration de ma cravate, le retournement de toutes mes poches et l'examen du dessous de mes pieds déchaussés...
- D'autre part l'application de ce contrôle strict à tous les gardiens qui entrent pour prendre leur service.

Spectacle singulier d'une dizaine de gardiens, vêtus de leur uniforme gris et inspectés de près par deux gardiens sous le même uniforme... je ne perçois pas de regards ou de plaisanteries échangés.

Décidément la prison est bien le lieu de la dichotomie et du clivage de l'homme, de sa division en parties distinctes et étrangères l'une à l'autre, celle de sa capacité de faire sous ordre et celle de son humanité. C'est cette dernière que nous avons rencontrée l'an dernier et qui avait

conduit plusieurs personnes à modifier ce “faire sous ordre“ afin de nous permettre de rencontrer Rickey.

En dehors de cette situation exceptionnelle et inoubliable, nous l'espérons toujours lorsque nous parlons *avec* – et non *à* – des personnes employées au travail de contrôle et/ou de surveillance. Et nous la rencontrons très souvent...comme la suite de notre visite le confirmera.

Parvenus à la salle faisant office de parloir, nous nous présentons à une gardienne que nous pensons ne pas connaître et attendons Rickey devant la cage qui nous est attribuée. Pendant l'attente nous observons que nous sommes seuls. Nous apprenons que les visiteurs arriveront plus tard.

En effet, tout au long de la matinée, nous constaterons une circulation de personnes plus importante que d'habitude, constituée d'une majorité de femmes.

Enfin, Rickey arrive, précédé d'une gardienne et suivi de deux. Il doit se soumettre à la même procédure humiliante qui consiste, à peine entré dans sa cage, à se baisser et s'incliner vers l'avant pour que la gardienne lui ôte ses menottes par la trappe étroite située trop bas.

Mais ensuite, à peine est-il libéré et redressé, c'est le moment magique, irréel, hors de l'espace et du temps, au-delà de la cage et de ses parois de verre et de métal. C'est La Rencontre.

Regards saisis et main posée sur la vitre, d'abord, premiers mots, ensuite, dès que le téléphone est mis à l'oreille...la joie et l'émotion toujours intactes, avant tout autre ressenti. C'est bien d'être là, ensemble...c'est juste bien. Toutes nos fatigues s'évanouissent, nos efforts et nos peines s'effacent dans cet instant hors du temps.

“*Rickey, my son*“, “*Abba, my father*“ se croisent, se disent et s'entendent dans l'intensité et la proximité, dans la présence de ce qui en soi est bien plus grand que soi, dans la profondeur de l'être.

Étrange et singulière intimité de nos êtres, réunis tous les trois, Danièle, Rickey et moi, sans lien social ou familial, à partir de circonstances et d'événements précis, racontés dans le livre “Texas, couloir de la mort“, mais pour des raisons inconnaissables, non réductibles au seul hasard.

Étrange et singulière force que celle qui nous relie à cet homme, naguère inconnu, et qui, aujourd'hui, est proche d'une autre manière que nos proches, parents ou amis, et que nous avons appelé *la figure du prochain*.

Nous allons passer quatre heures ensemble, dans un inconfort partagé, assis sur une chaise en fer, accoudé à un comptoir métallique, tenant dans une main un appareil téléphonique noir, ancien et lourd.

Une telle situation n'est jamais rencontrée dans la vie ordinaire, même avec nos plus proches, parents ou amis.

Ce premier jour, Rickey parle pour dire tout ce qu'il ne peut dire à personne, ce que les mots écrits ne lui permettent pas d'exprimer, ce que seuls la présence, le regard et l'intonation peuvent faire comprendre.

Il parle d'abord de sa santé qui n'est pas bonne, des douleurs de son corps, de ses épaules, de ses mains. Il nous montre sa main gauche en crochet, le pouce constamment replié, sa main droite moins habile à manipuler. Il évoque ses troubles digestifs, la récurrence de l'inflammation et de l'infection de ses sinus qui motiveront de nouveaux examens médicaux.

Il doit se lever et s'étirer souvent pour mettre fin à des douleurs diffuses et difficiles à supporter.

Il montre une lettre du service médical de la prison qui demande que le menottage soit moins serré afin de ne plus blesser les poignets. Cette mesure, valable jusqu'à 2011(?), a été demandée par Virginie, notre fille, et Christophe, notre gendre, au gardien chef lors de leur visite en août dernier.

Nous apprécions cette suite donnée mais nous voyons que Rickey ne va pas bien et nous ignorons s'il pourra recevoir tous les soins nécessaires.

Il évoque le racisme qui existe dans la prison, la durée trop longue de l'attente de la décision du juge texan.

Il parle de son fils, de ses craintes pour lui. On sent à quel point Rickey voudrait que son fils puisse choisir le bon chemin, "*the good way*".

L'atmosphère s'est donc alourdie après la profonde légèreté première.

Le repas partagé, que Rickey a souhaité moins copieux que d'habitude nous semble-t-il, n'est pas émaillé de nos plaisanteries coutumières. [J'observe que les prix de la "*junk food*" ont augmenté et je me demande comment font les parents ou amis pauvres pour les payer, après les dépenses engagées pour arriver jusqu'à la prison.]

Il reprend ses demandes déjà reçues dans ses lettres. Rickey exprime son besoin de soutien effectif, traduit par des actes et pas seulement par des mots. Je comprends que dans l'isolement de sa minuscule cellule, confronté à la dureté de ses conditions d'existence et à la menace sur sa vie constamment rappelée par les exécutions hebdomadaires, il s'accroche à tout ce qui peut venir de l'extérieur. Son dénuement financier le rend totalement dépendant de ceux qui lui écrivent ou, bien plus rares, vont le voir.

Nous savons à quel point, l'argent est important dans la survie des hommes, pour leur défense mais aussi pour leur quotidien : objets usuels permettant d'écrire, de lire, de dessiner, d'améliorer un peu les conditions de vie (ventilateur, par exemple). Rickey nous a transmis le catalogue de ces objets et leur prix.

De plus, en ce moment, sans que l'on sache exactement le point de départ de cette idée, il pense que sa sœur pourrait aider sa défense en se rendant à Tyler, ville où il est né et a vécu. Un subside lui serait nécessaire.

Il n'est pas facile de raisonner froidement, de dire tranquillement à cet homme enfermé et condamné à être piqué à mort que sa demande n'est pas recevable, que son projet n'est pas pertinent ou, en tous cas, n'a pas un caractère d'urgence.

Le cœur à cœur se poursuit donc avec des silences, des mots de tristesse, heureusement aussi avec des mots d'amour et d'espérance.

Les nouvelles de la famille, nombreuse et en relation épistolaire avec Rickey, lui permettent de faire la liste de tous ses "parents", frères, sœurs, neveux et nièces. Il s'en nourrit avec jubilation, lui qui a manqué de tout, de l'essentiel des relations humaines qui font qu'un être compte pour d'autres. Il s'arrête plus longuement sur le dernier, le petit Paul sur lequel il projette peut-être ses désirs et ses rêves d'enfant.

L'état de Pascal, qu'il sait handicapé et, en ce moment, en très mauvaise santé nous ramène tous trois à la gravité de la vie, aux épreuves et à leur sens.

Comme d'habitude, au moment de se séparer, lorsque la gardienne vient prévenir qu'il ne reste que quelques minutes, Rickey propose une prière à partager. Autre moment clé de la rencontre, où nous nous sentons enseignés par un homme qui, au-delà de sa condition misérable actuelle - peut-être à cause de - est la figure de notre prochain.

Après le retour dans la chaleur moite texane, la suite de la journée nous réserve bien des surprises et des thèmes de réflexion.

Nous décidons d'aller à Coldspring voir "*l'arbre des pendaisons*" qui figure sur documents touristiques comme une curiosité, un élément du patrimoine de l'Etat. La petite ville semble endormie, seules des voitures circulent. Ce lundi 31 août, nous sommes les seuls piétons. Nous voyons et photographions des boutiques typiques de sud, l'immanquable Court House, palais de justice aux colonnes grecques, et enfin l'arbre des pendaisons. C'est un bel et très grand arbre dont les premières branches, horizontales et fortes, ont dû voir bien des cordes et bien des hommes légalement assassinés. Nous marquons un temps de silence en pensant à

eux. Nous nous dirigeons vers une église évangélique toute proche, qui fait partie d'un ensemble plus vaste destiné à l'enseignement, pour nous recueillir et peut-être parler avec un pasteur. Malheureusement, elle est fermée et nous ne rencontrons personne. Dommage, nous avons tant à dire...

Au retour, contraste total : nous faisons un plongeon dans le Texas profond en dînant dans un restaurant familial et campagnard, consacré à la cuisine et à la *country dance* : “ *Family Restaurant and Texas Bar* “. Le cadre et le menu sont parfaitement typiques. Aux questions aimables de la serveuse sur notre séjour d'heureux touristes français, Danièle, comme d'habitude, répond en exposant les raisons de notre visite et en informant sur le *Death Row* tout proche.

La courtoisie et la gentillesse de sa réaction, comme celle de toutes les personnes rencontrées nous confrontent à un paradoxe. Comment expliquer le contraste entre la facilité des relations humaines dans les lieux publics, les rues, les routes et autoroutes où chacun essaie de faciliter la vie des autres, et la dureté d'un système voulu par tous qui élimine sans pitié?

Le second jour se présente dans la continuité du premier, avec en plus cette terrible banalisation d'une routine en train de s'installer.

Or, ce jour a été, à sa manière, extraordinaire, si l'on entend par ce mot l'inattendu et l'inouï.

Le premier contrôle à l'extérieur de la prison nous donne à voir un spectacle surprenant : quatre gardiens à cheval en train de surveiller un groupe de cinquante détenus qui creusent un fossé à quelques mètres de la guérite du contrôle.

Une fois dans la salle d'accueil, le gardien corpulent qui, la veille, m'avait ausculté, palpé sous toutes mes coutures, sans un mot, comme gêné, me dit avec la seule connivence permise de l'intonation et de la mimique : “ *All is ok, Sir* “.

Ensuite, le climat de la salle servant de parloir, plus détendu au point que nous pouvons parler avec notre voisine, Vivian, une jeune femme venue voir son mari depuis la Caroline du Nord, comme elle le fait tous les trois mois. À notre question sur le soutien qu'elle pourrait recevoir, elle répond par la négative : personne ne l'aide dans la famille de son mari ni dans la sienne. Elle ajoute avec tristesse et force à la fois qu'elle sera toujours auprès de lui. Et il se produit un événement inouï : elle peut nous donner son adresse mail par écrit, sur un morceau de *brown bag*, sachet utilisé pour transmettre la nourriture achetée pour le détenu et que seule la gardienne peut toucher.

Notre rencontre avec Rickey est différente de celle de la veille, plus détendue aussi, plus joyeuse. Nous plaisantons, nous rions, comme il aime à le faire à propos de nos relations conjugales et de la direction des opérations : lequel de nous deux conduit la voiture, par exemple. Il va jusqu'à me demander avec le plus grand sérieux que je lui montre les traces sur ma tête des mauvais traitements de la soirée précédente, avant d'éclater de rire lorsque je lui réponds aussi sérieusement qu'elles ne sont pas visibles car elles sont dans mon cœur et dans mon âme. Il reprend ainsi une photographie reçue quelques temps auparavant, prise à la fin du repas d'anniversaire de Danièle chez mon fils Alain, et sur laquelle un geste au dessus de ma tête pouvait donner lieu à une interprétation amusante, ce que je n'avais pas manqué de faire.

Nos regards expriment toute notre affection et nous sentons que Rickey aime particulièrement sentir l'amour qui nourrit notre couple, comme s'il pouvait avoir une fonction réparatrice pour lui.

Il exprime son désir de faire partie de notre vie par mille questions sur nos activités. Ainsi, lorsque je lui parle de ma rentrée prochaine, il me demande de lui envoyer une photographie prise avec mes étudiants.

Le repas est animé et joyeux, un peu plus copieux que la veille.

L'événement le plus extraordinaire de la matinée a commencé à se dessiner dans l'ambiance détendue qui régnait dans la salle. La gardienne, la même personne que la veille, nous a aidés à répondre aux demandes de Rickey lorsqu'elles ne pouvaient pas être exactement satisfaites. Et surtout, Danièle a vécu avec elle un moment fort dont elle témoignera dans un écrit personnel.

D'autres échanges inhabituels ont teinté cette matinée de couleurs moins sombres, notamment avec une anglaise qui vient voir son mari texan.

Nous avons quitté Rickey après une prière toujours aussi belle et profonde.

Le départ nous a offert une dernière surprise. Profitant de l'absence d'autres gardiens, je m'adresse à celui qui m'a contrôlé ces deux jours et je lui demande s'il nous reconnaît depuis l'an dernier. Son visage s'éclaire et il répond que oui, il nous reconnaît parfaitement. Cet homme n'a donc pas oublié ce moment intense où il a couru derrière nous sur le parking pour nous dire que, contrairement aux premières informations, Rickey était bien là, revenu de Galveston, (après deux jours de péripéties dont nous avons témoigné l'an dernier).

Oui, nous avons bien compris la joie non feinte et la proximité humaine de cet homme qui avait bravé les contraintes règlementaires ainsi que celles dues à son poids considérable pour courir et nous interpeller en criant "*Hey, gays, guess what, guess what!!!*"

Le voyage de retour a été l'occasion de revenir sur tous les événements et toutes les rencontres. Il nous a permis d'en ajouter une dernière avec notre voisin de siège pendant le vol Houston-Paris : un homme d'affaire espagnol vivant et travaillant à Houston, très intéressé par notre démarche et notre récit. Des cartes portant l'adresse mail et le site de notre association ont pu être distribuées.

Comme les précédents ce voyage et cette visite ont été l'occasion de rencontres humaines dont la force et la profondeur me touchent toujours autant. Ils m'ont conforté dans la signification de ma démarche qui est celle de témoin et non de combattant décidé à vaincre un ennemi. Car cet ennemi est aussi mon frère, s'agissant d'hommes et de femmes, il est aussi un système voulu par des hommes et des femmes. La force d'un témoignage réside dans son humilité et sa constance. Je sais que tant que mes jambes me porteront et que ma tête les commandera, je serai témoin parlant de ce que j'ai vu et ressenti dans le Death Row d'un des États les plus développés d'une des plus grandes démocraties du Monde

Témoignage de Danièle Sirven

Quand les émotions frappent un mur de béton, elles s'effritent, elles se consomment, elles deviennent juste presque Rien et alors ce qui EST, EST

Et alors chacun de nous peut accéder au calme indescriptible du Lieu de Centre, du Lieu d'Etre...

Etre présente, présent, à ce qui EST.

Sur le mur bétonné de l'implacable Loi homicide texane, avec ses règles, ses organisations carcérales raffinées, et apparemment transparentes, ses impassibles protocoles, mes émotions s'étaient effritées, calmées, presque éteintes.

Oui, mes émotions étaient tenues tues, à mes pieds, comme des pitbulls enragés sous laisse.

Ce matin même j'étais entrée dans l'enceinte de la Prison de Polunsky-Unit, étonnamment placide, concentrée, et les sens en alerte prêts à repérer et retenir toute nouveauté survenue dans la routine vécue annuellement.

L'air, dès le matin était chaud et humide, comme celui d'un hammam.

Pendant la fouille minutieuse du véhicule j'observe les gardiens
 Ils ne s'intéressent qu'à René, le chauffeur. L'an dernier je fus déjà translucide.
 Mon nom ne figura pas sur le registre de leurs entrées.
 Ils sont deux, parfaits jumeaux- ça me fait rire- la cinquantaine joviale et souriante, genre Galabru du Nouveau monde et en double exemplaire !
 Visiblement ils enseignent ensemble un troisième homme qui apprend vertueusement les ressorts de ce beau métier d'accueillant courtois et attentif des visiteurs de prison...
 Derrière eux s'élançe vers le ciel le premier mirador carré de la Prison occupé par un garde armé...
 Contrairement aux autres années l'enclos de gazon ras, entouré de barbelés étincelants est vide.
 D'un hangar lointain arrive le flot sonore des aboiements incessants des chiens enfermés et invisibles.
 L'air s'épaissit. Le goût amer des mots viennent en bouche, imprègnent la salive : meute traque, chasse à l'homme, un goût de jeu de rôle, de bourreau et de victime sans aucun sens...

Dans le premier sas d'entrée, c'est notre éléphanterque gardien- précisément celui que nous avons rencontré l'an dernier et qui fut si efficace en notre faveur – qui inspecte.

-Hi ! Sir !

Il ne répond pas à mon salut. Son regard vague erre au dessus de nos têtes.

Il occupe un poste de responsabilité.

La petite pièce est pleine de visiteurs et gardiens mêlés.

Eux sont immédiatement repérables à leurs tenues grises.

Sur le côté droit, le passage obligé des objets dans le tunnel d'un détecteur comme celui des aéroports renforce le contrôle.

Sous le portique les signaux stridents arrêtent mon passage.

C'est une gardienne colossale qui s'avance pour me vérifier à corps et j'ôte la barrette qui retient mes cheveux. Voilà qu'elle me masse le crâne, c'est bien, je n'ai rien de suspect ...Moi, j'ai envie de rire et d'ailleurs je ris, mais je ris, juste en dedans...

Le plus hilarant c'est que les membres de la cohorte grise s'interfouillent et s'entrefouillent à corps, mains tâtonnantes et regard vide... accédant sans doute à un lieu réservé, à un horizon court et sans réflexion, celui des « forces de l'ordre ».

Petite fille pleine d'interrogations, j'avais pu autrefois les observer si souvent ces yeux devenus imbéciles, dans les défilés militaires de ma triste enfance coloniale...

Je les reconnais ici, ils sont toujours les mêmes...

Je me dis que j'ai encore trois passages dans ce sas pour interpeller le gardien et l'obliger à me reconnaître avant notre retour en France.

Je le ferai juste avant de partir, prudemment !

C'est la première fois que nous entrons dans le parloir du couloir de la mort et qu'il est vide.

La gardienne est accueillante, elle nous salue aimablement, le silence est total.

Nous avons tout le temps d'observer la détérioration des peintures écaillées, la froideur des cages avec leur verre blindé qui coupe le monde en deux...

Je compte : vingt cages dont la notre devant nous, huit derrière nous.

A l'arrière des vingt box, vingt autres box, non clos ceux-là pour les visites des droits communs.

L'ensemble de la prison peut compter 2900 hommes et le Couloir de la mort retient 327 prisonniers cette année...

A peu près, puisque entre juin 2009 et juin 2010, vingt trois hommes ont été exécutés et que la liste se prolonge pour l'entrée de l'automne. Il suffit d'aller sur internet pour savoir que la machine à tuer texane connaît peu de ratées...

La douleur du monde s'est concentrée douloureusement, dans ce lieu là, ce matin pour moi.

Tant d'adieux poignants y ont eu lieu, sans une caresse sans un baiser, tant de bourreaux légaux sont venus y chercher de prétendus bourreaux sauvages...

Mais dès neuf heures, les visiteurs arrivent en nombre. Une jeune femme très jolie et élégante s'assoit près de nous. Nous nous sourions tristement.

Elle s'est posée sur sa chaise devant le box vide. Voici que « son » prisonnier arrive. Il passe devant nous, encadré de trois gardiennes dans le corridor grillagé à l'arrière de la cage de Rickey. Il est menotté. Il ressemble à un intellectuel. Son crâne est soigneusement rasé et de petites lunettes finement cerclées ornent son visage...

Nos regards se sont brièvement croisés. Je crois que lui ne m'a pas regardée, juste vue.

Dans son témoignage, René a décrit les quatre heures passées en face à face avec Rickey-Lynn.

Nos mains ont tenté de réchauffer la froideur du plexi glace épais, nos regards pleins de tendresse réciproque ont perforé l'invisible frontière.

Dans l'après midi moite du Texas nous faisons le tour du Lac Livingston une mer dorée entourée de verdure...

Les maisons de luxe se profilent sur les rives derrière leurs pontons de bois privés posés sur l'eau...

Le Couloir des Morts ne gêne personne.

Il est réservé aux monstres. Pas aux gens bien.

La petite ville de Cold Spring est typique.

Avec son énorme réservoir d'eau à l'entrée tout peint en blanc qui arbore son nom, son passage à niveau qui coupe la rue principale, ses boutiques de vente d'armes et de soins esthétiques des ongles, ses églises aux clochers pointus –comme les pointus du Ku Klux Klan-de lugubre et récente mémoire-

Le tribunal gigantesque ressemble à un très somptueux édifice romain. Il est flanqué de l'« ARBRE DE PENDAISON » splendide qui orne la place, à l'arrière de cette « Court of Justice ». Les drapeaux texans et américains foisonnent.

Je vous rassure l'arbre ne sert plus, les exécutions ont été tellement adoucies et centralisées tellement adoucies !

Les Texans sont – pensent-ils- passés de la barbarie à la Civilisation...

On n'arrête pas le Progrès...

31 Août 2010

La vérification du véhicule est renouvelée.

Les gardiens de l'entrée ont changé. Pendant que René se plie au protocole je peux observer le spectacle d'un autre âge.

J'ai le temps de compter. Ils sont cinquante prisonniers en tenue neigeuse immaculée, blancs, hispaniques et noirs réunis, armés de pioches et gantés de cuir...

Ils creusent un fossé, penchés sur la pelouse. Ils essuient leur front.

Quatre chevaliers, fièrement, montent de magnifiques chevaux aux robes fauves.

Ils ressemblent à des cow-boys, que dis-je à des shérifs sortis d'un film western

Stetson velouté, blouson de cuir arborant l'étoile texane, « Lonely Star » ils dominent la piétaille soumise. Les chevaux sont grands et l'allure des gardiens est altière...

Les chiens ne cessent de hurler...

Je pense au bain, à l'esclavage... Un goût et dégoût répugnant et renouvelé de chasse à l'homme.

L'un des gardiens de cette police montée est un noir. Insolite et rassurante présence en décalage avec l'image d'ensemble.

Quand nous arrivons dans le premier sas c'est notre très volumineux gardien qui officie.

- Hi Sir !

Ses yeux se sont abaissés. Il a répondu.

Les visiteuses sont nombreuses ce matin. Quand nous entrons dans le parloir je remarque que la gardienne a desserré ses cheveux, ce qui transforme et adoucit son visage.

Je la complimente en toute simplicité et elle me répond : - « Mais alors, hier, vous ne m'avez pas reconnue ? ». Je sursaute, bien sûr, bien sûr, à l'instant, je reconnais ce visage...

La gardienne confirme : -« Oui, c'est moi, il y a deux ans j'avais un cancer et nous nous sommes serrées dans nos bras, vous vous souvenez, sur le parking ? J'avais un cancer du sein ! Vous vous souvenez, je n'avais plus de cheveux j'étais en chimio ! »

Et bien vous savez ce qui a été le plus solide, le plus sûr, dans le support que j'ai reçu ? Le plus patient, le plus quotidien ? La constance des prisonniers du Couloir de la Mort ! Oui, les prisonniers tous les jours m'ont portée, soutenue et m'ont donné de la force.»

Je suis émue ... Elle ajoute :-« Vous savez, ici, il y a des personnes très méchantes.

Moi-même, je n'étais pas méchante avec les prisonniers...Pas méchante, avant... Mais après le cancer ma vie a changé. Ils ont été là pour moi et moi, maintenant je suis très gentille avec eux. Je veux être très gentille. »

Elle ajoute avec émotion : « - Faut-il que nous ayons tous un cancer pour que nous arrêtions de nous battre sans arrêt les uns avec les autres? »

Nous nous serrons dans un élan de forte espérance.

Son uniforme ne l'a pas empêchée d'accéder à sa forme UNIQUE de personne inlassablement humaine dans le Lieu terrible du Couloir des Morts.

Je lui demande si Mrs W. que j'aime tant a définitivement quitté la prison ?

Je ne l'ai plus vue depuis deux ans. La gardienne me répond-« Non elle y est revenue après être partie.

Je lui parlerai de vous, je vous le promets, elle aura souvenir de qui vous êtes, comptez sur moi. »

Nous nous regardons avec une joie immense, il s'agit de la Joie qui demeure toujours...

Le parloir se remplit. La jeune femme très jolie de la veille est revenue, elle est dans l'allée. Rickey n'est pas encore arrivé, je m'avance vers elle... je lui demande si elle vient de loin, si elle a du support familial

Des larmes rondes jaillissent vivement de ses yeux, bleus et infiniment tristes.

Elle dit se déplacer tous les trois mois depuis la Caroline du Nord pour rencontrer son mari en « Special visit »- deux jours pendant quatre heures par jour.

Sa famille l'a totalement rejetée, la famille de son mari s'est détournée de son mari. Elle est seule, complètement seule avec ses deux enfants...Elle n'a plus qu'eux, elle ne laissera jamais son époux...

Je partage la détresse de cette femme amoureuse, de cette mère attentive.

Je ne connais pas son histoire, j'ai une fois de plus, ici même rencontré « Mon prochain » ...

La gardienne étonnamment nous autorise à échanger nos e-mails.

Je suis stupéfaite ! Elle nous glisse un crayon dans les mains et nous nous donnons nos adresses sur un petit morceau de papier brun découpé dans un sac abandonné sur la petite table centrale...

En passant devant la cage, je salue le prisonnier, je prends brièvement le téléphone libre et je lui dis que nous entrerons en contact avec sa femme, dès que nous serons rentrés en Europe. Il me gratifie d'un sourire qui éclaire son visage émacié.

Sur le côté gauche un couple noir, d'une quarantaine d'années, très souriant, converse avec son enfant.

Nous nous disons qu'il est à peine majeur. Ses yeux sont ceux d'adolescent...

Toujours en attendant Rickey, nous parlons brièvement avec notre voisine qui nous dit être anglaise, mariée à un Texan condamné ici...

Elle ne peut le visiter que tous les trois mois, le voyage coûte trop cher...

Le Couloir de la mort bourdonne de vie Le Couloir de la Mort rayonne de tendresse.

Rickey demande que nous priions avec lui. Nous l'accompagnons dans ses remerciements à ce Dieu absent et silencieux dont la présence transfigure l'espace et transforme notre présent en présent indicible.

Nous allons quitter la prison.

Nous reprenons le trajet dans l'autre sens.

La rencontre avec notre gardien colossal est la dernière de l'année.

Je m'enhardis avant de franchir la porte de sortie, il n'y a presque personne.

-« Hello Sir ! Vous vous souvenez de nous deux, vous nous avez aidés l'an dernier, et nous avons pu aller voir Rickey à l'hôpital ? »

J'ai parlé doucement.

Il baisse les yeux sur moi, son regard est tout gentil, tout content, et voilà c'est juste bien.

-« Bye Sir, peut-être nous verrons –nous l'an prochain, merci Sir, d'être là...

Bonne année à vous ! »...

-« Bon voyage, prenez soin de vous ! ».

Portée par l'eau bleue de la piscine bleue, plat dos, je flotte, et je regarde le ciel de France.

De grands nuages ouatés s'étirent en forme de colombe, en forme d'oiseaux célestes.

Le soleil incendie l'horizon derrière la colline et les étangs.

Le mois de septembre exhale des souffles d'or.

Mon crépuscule sanguinaire sera demain l'aube bleue qui glissera, blessée par l'étroite meurtrière de la cellule de Rickey Lynn Lewis matricule 999097 à Polunsky- Unit, Couloir de la mort, Texas.

Pour l'heure, il est minuit pour lui... J'espère qu'il peut dormir, Rickey, pendant juste quelques heures...

Juste quelques heures.

Il sera réveillé dès trois heures et demie du matin pour un minable petit déjeuner souvent servi froid...

Sa journée interminable va se terminer à 23 heures trente, entrecoupée toutes les deux heures d'obligations et de vérifications de toutes sortes qui l'empêcheront de vraiment se reposer...

Moi, j'ai envie de pleurer, mais je ne pleurerai pas

Dans sa dernière lettre Rickey nous a dit cette phrase splendide :

«- Je crois que je ne fais pas assez confiance à « My Lord », je crois que je veux faire des choses à sa place, ce n'est pas juste »...

J'écoute la voix de Rickey reçue plein cœur à travers le téléphone noir du Couloir.

Elle m'a éveillée et

« Au-delà de mes peurs au-delà de mes peines,
Il est un Lieu nouveau où mes pieds déchaussés
Ne trouvent plus chemin
C'est le Lieu lumineux où
L'absence est Présence
Où le noir resplendit,
Comme un joyau de feu. »

Août 2009

« SPECIALVISIT » à Rickey-Lynn LEWIS, couloir de la mort Texas. Petit témoignage à deux voix

Si la Loi d'Etat est barbare, des femmes et des hommes employés à son service sont cependant humains.

Première voix

19 août 2009.

Lorsque nous arrivons à Houston, Georges W Air port, nous abordons la dernière étape d'un très long voyage. Nous avons décollé et atterri douze fois... Les transports en commun sont ici quasiment inexistantes et la prison isolée au milieu des fermes et des bois dans le Texas profond et verdoyant.

Nous connaissons par cœur et le chemin de la location du petit véhicule nécessaire à nos déplacements, et l'emplacement de l'hôtel tout près de la prison.

Nous sommes là pour notre « *special visit* » annuelle des 20 et 21 Août 2009.

L'autorisation de la prison a été accordée il y a un mois.

1° Visite du 20 Août 2009

Dès huit heures, ce jeudi nous franchissons sans embage les deux fouilles successives celle de notre véhicule, et celle de nos vêtements. Cette année, il y a trois personnes dans le premier sas de contrôle, deux jeunes femmes et un homme noir. Il est très impressionnant car il pèse à minima cent quatre vingt kilos. Les vérifications sont strictes. Même le dessous de nos pieds est vérifié...

L'une des gardiennes s'apprête à nous donner notre badge de visiteurs, et, respectant la procédure, elle téléphone au couloir de la mort.

Je rappelle que la Prison de Polunsky rassemble 2700 prisonniers de Droit commun et enserme le lieu spécialement conçu pour les condamnés à la peine capitale

Ils sont au nombre de 350 en ce moment...

La réponse à l'appel téléphonique arrête la procédure : « Rickey n'est pas à Polunsky Unit ce matin, il est à Galveston à l'Hôpital »...à deux heures et demie de route de la prison.

Invisible, donc...

Nous devons nous rendre à l'évidence : nos 10 000 Km de voyage n'ont abouti qu'à cela : Une absence, un vide soudain, Rickey n'est pas là...

Nous sommes stupéfaits et stupides...

Je me ressaisis très vite et demande à rencontrer le Warden, le responsable du couloir.

La jeune gardienne appelle, affirme qu'il est en réunion pour la matinée et nous donne une information intéressante : elle écrit sur un papier le numéro de téléphone du secteur « prison » de l'hôpital que nous avons le droit de contacter avec l'autorisation bienveillante du chef. Elle ajoute aimablement « Appelez vous-même, avec votre accent » ...

Les trois gardes présents ont l'air très sensible à notre déconvenue, et nous rebroussons chemin vers l'hôtel sous leurs regards compatissants et ceux des gardiens de l'entrée qui viennent de fouiller le véhicule il y a tout juste une demi-heure.

A peine arrivés à l'hôtel, nous demandons à la jeune femme de l'accueil qui connaît notre démarche auprès de Rickey d'appeler le précieux numéro pour faire la demande de notre visite vraiment exceptionnelle. La réponse est non, les visites ont lieu le samedi et dimanche ; nous, nous serons en France et nous remontons tristes dans notre chambre...

Mais décidément il est impossible de renoncer ; ma détermination n'a d'égale que ma déception.

Alors j'appelle moi-même la prison dans l'hôpital, avec bien sûr mon terrible accent et sans doute assez de prudence, de conviction, et de reconnaissance anticipée pour tomber, après maints renvois d'un service à l'autre, sur une personne d'emblée attentive et émue. Elle hésite cependant quand je dis que Rickey vient du Couloir ! Cette provenance est un évident obstacle !

Après deux heures de tractations téléphoniques entre la prison et l'hôpital et contre toute attente, elle nous donne l'autorisation exceptionnelle de rencontrer Rickey-Lynn ...

Nous explosons de joie et j'ai le temps de lui demander, avant de poser le téléphone

« - Pouvez-vous, s'il vous plaît nous dire votre prénom ?

-« Oui, je m'appelle F.... »

Nous sautons dans la voiture, il est onze heures. Nous pouvons visiter Rickey dès quatorze heures, il ne faut pas perdre un seul instant.

L'autoroute magnifique traverse Houston, dans un décor magique de gratte-ciel élancés dans l'air doré...Galveston est un grand port de guerre et de commerce sur l'Atlantique, l'hôpital est à quelques mètres de l'océan.

Les indications données par F.... ne permettaient aucune erreur et nous aboutissons sans problème à l'entrée plus que discrète du Département de la Justice du Texas en plein Hôpital public...

Entrée latérale dans un haut bâtiment, montée de deux étages de couloir vide d'inscription ...

Le plan est parfait, heureusement, et nous pénétrons librement dans le parloir de la prison, oui sans aucun doute nous ne nous sommes pas trompés. La réception est abritée par une cage de verre, d'énormes barreaux, très serrés permettent à peine de voir trois femmes noires et jeunes face à leurs ordinateurs. De chaque côté, deux portes énormes et blindées ouvrent sur le secteur spécial de l'hôpital...

Ici les condamnés sont bien soignés pour être exécutés en bonne santé...

Notre visite ne surprend personne. Nous déposons nos passeports et attendons sagement sur les bancs vernis de la salle.

J'ose demander si nous pouvons rencontrer F... et à notre grande surprise la gardienne téléphone... Quelques secondes d'attente à peine, et l'une des portes blindées s'ouvre sur une jeune femme noire, belle et rayonnante. Nous n'avons pas eu besoin de nous présenter.

Nous savons réciproquement qui nous sommes, nous avons communiqué pendant deux heures ce matin !

F se plante devant nous, nous nous regardons intensément et elle demande :-« Est ce que je peux vous faire un « hug » »? (il s'agit d'une accolade)

Nous nous trouvons, moi, puis René, enserrés dans les bras de Frida. Embrassement émouvant et prolongé...

Je dis : -« Je n'oublierai pas votre visage »

-« oui »

Et retournant prestement ses talons, elle enchaine-« J'aime beaucoup votre vêtement » et c'est comme si nous avions éclaté de rire...toutes les deux ensemble !

F est partie, la porte blindée s'est refermée sur cette apparition qui adoucit toutes les heures passées, toutes les heures à venir...

En quelques secondes, nous avons rencontré la joie qui nous fait humains : une solidarité lumineuse qui a illuminé l'instant.

Nous n'avons aucune fatigue, juste de la patience, immense ...

La porte latérale s'ouvre... La gardienne nous fait signe. Nous allons rencontrer Rickey.

Nous pénétrons dans un parloir de taille réduite du couloir de la mort, mais ici, aucune question, aucune fouille n'a ralenti notre entrée.

Si nous avions espéré avoir une « contact visit », nous constatons que ce ne sera pas le cas. Rickey est installé déjà dans une cage de verre le bas de la cage est constitué d'un grillage peint en blanc si épais qu'il dissimule ses traits...

Nous sommes debout devant lui, et Rickey semble et éberlué et peu réactif ...

On l'a extirpé de sa chambre médicale sans rien lui dire. Nous nous sommes assis sur des tabourets sans dossier. Sur le côté droit de la cage de Rickey sont exposés deux jeunes gardiens noirs et sympathiques. Ils se tiennent compagnie dans une autre cage de verre et grillage, vaste et confortable.

Ils boivent des cannettes de limonade et l'un d'eux est presque allongé sur une sorte de petit sofa...Il déguste une collation.

Etrange salon à proximité que l'espace austère où Rickey attend.

Etrange contraste entre ces deux jeunes hommes en tenue grise de gardien et notre protégé dans sa tenue infamante. Il parle avec soumission et déférence...

Une vitre sépare les hommes. Il faut être du bon côté.

Rickey explique d'une voix plate son transfert de Polunsky Unit au département de la justice criminelle dans l'Hôpital depuis trois jours. Il était bouleversé car il savait que nous devions le voir aujourd'hui même...et qu'il n'était pas à la prison

Ici, il a rencontré un médecin noir auquel il fait grande confiance.

Hier, il a eu une anesthésie générale pour observation de ses sinus et prélèvement de liquide dans ses poumons. Il dit « Il y avait de l'eau marron »

Au passage sa gorge a été blessée.

-« A mon réveil, le sang bouillonnait dans ma bouche, ici on s'occupe bien de moi ». Il a vu beaucoup de monde autour de lui, des infirmières très gentilles. On l'a calmé et il est content.

Il reviendra sans doute en septembre pour un diagnostic plus affiné et une décision thérapeutique...

Il s'étonne à peine de notre présence, nous questionne sur notre voyage, nos enfants et petits enfants qu'il nomme avec affection.

Il philosophe sur la place des parents et en particulier de mères dans l'éducation des petits...

Il évoque son enfance terrifiante et ses yeux sont pleins de tristesse.

Le ton devient encore plus douloureux quand il explique la vie de son propre fils Carvin. Nous écoutons sans rien dire, la douleur de ce père qui voit sous ses yeux se jouer une répétition morbide... Il dit sa peine son angoisse, ses propres regrets et ses espoirs aussi, quand même.

Sa voix douloureuse nous conduit loin dans sa détresse.

Je demande aux gardiens si Rickey, comme à Polunsky Unit peut avoir une collation : non rien n'est prévu ici... je m'empresse de pousser discrètement ma boîte de coca-cola sur le côté, Rickey ne peut ainsi pas la voir...

L'un des gardiens interpelle Rickey et lui annonce que ce soir même il sera de retour à la prison, sans doute autour de 21 heures.

Nous devons nous quitter, il est 16heures 30

Demain nous rencontrerons Rickey-Lynn en visite habituelle, dans le cadre que nous connaissons si bien et nous sommes comme soulagés...

Rickey demande de prier. Son visage est grave. Une expression de profonde détresse, de grande fatigue noie ses yeux.

Nous prenons la route du retour après un repas mémorable sur le port de Galveston où de gigantesques et authentiques voiliers ouvrent leurs entrailles aux visites touristiques.

Depuis le ponton de bois, nous observons les manœuvres de remorqueurs minuscules aiguillonnant les flancs de bateaux géants...

Nous ressentons un très grand bonheur, juste parce que nous avons réussi à voir Rickey.

Juste parce que nous ne l'avons pas déçu.

Il faut au moins deux heures et demie pour rejoindre l'hôtel.

Et nous ne sommes plus pressés.

Dans le crépuscule flamboyant quelques légères ondées dessinent un arc en ciel dans la nuée mauve. Avec René nous voulons y voir un signe, le signe de l'Alliance d'une humanité possible entre tous les humains, tous.

Un bonheur intense nous envahit.

Une joie qui demeure.

La fatigue ne sera pas au rendez-vous du soir.

2° Visite du 21 Août 2009.

Lorsque nous arrivons au matin du 21 à Polunsky-Unit, le voyage et le passage des contrôles ne provoquent aucune émotion... Nous sommes saisis dans une « routine », en quelque sorte et nous mesurons à quel point le personnel est forcé dans la placidité née de la répétition...

Quand le contact avec le pire est quotidien, le pire quotidien est totalement banalisé, la sensibilité émoussée...

Triste constat. Tous les gardiens rencontrés la veille sont stupéfaits et comme admiratifs.

Notre rencontre exceptionnelle avec Rickey les impressionne clairement, leurs exclamations en témoignent. Du coup les vérifications sont rapides, comme des formalités sans enjeux.

Le personnel pénitentiaire de l'hôpital nous a avisé du retour de Rickey ici, dès hier au soir.

Au moment où nous tendons nos passeports pour recevoir le badge jaune canari spécifique des visiteurs du couloir de la mort, la gardienne, consultant son ordinateur nous dit, sidérée : -« Rickey Lewis n'est pas là.. »

Nous sommes tout à coup très las. Moi, j'ai envie de pleurer.

Nous regardons tour à tour les trois gardes. Ils partagent notre désarroi.

Nous restons immobiles, les bras ballants.

Oui, nous n'avons plus qu'à repartir, c'est ce que nous faisons, têtes tristes.

« Sorry, sorry » les « au revoir » sont désolés.

Nous sortons de la prison dans l'étuve chaude et moite du parking...

Nous avons à peine fait cinquante mètres qu'une voix tonitruante zèbre l'air épais.

-« Guess what, guess what ? Le gardien s'époumone en courant derrière nous... « Devinez quoi, devinez quoi ? » Il balance les presque deux cents kilos de son corps pachydermique lancé à notre poursuite, hilare et rayonnant...

Je crie- « Ricky is here ! » oui, oui Rickey est là, en personne, la liste de l'ordinateur n'avait pas encore digéré son nom...

Nous revenons triomphants vers le sas d'entrée... nous aurions pu nous « huger » tous dans la joie partagée et nous nous contentons de dire « merci !!! »

Quand nous arrivons en face de la cage en verre vide, nous sommes paisiblement présents, patients, heureux.

Le couloir est plein à craquer de visiteurs, hommes et femmes, enfants joyeux et sautillants autour des distributeurs de nourriture.

Rickey arrive souriant, il s'installe dans le cérémonial habituel. Nous remarquons que beaucoup de jeunes femmes renouvellent le personnel.

L'étrangeté du lieu de mort où la vie s'exalte dans ses moindres manifestations serre le cœur et les entrailles...

Rickey est joyeux, il va faire un interminable festin, jusqu'à notre départ, méthodique, appliqué, il se régale...

Il va évoquer son retour dans le fourgon spécial dont les vitres sont presque toutes obturées pour que les prisonniers ne voient pas le paysage, il attend les médicaments dont il espère un apaisement. Il nous entretient longuement de son nouveau dessin :

La gardienne, à l'entrée du parloir a posé le très grand carton sur lequel Rickey a œuvré, des semaines durant et qui représente la justice impitoyable tenant une épée sanguinolente, au côté d'un exécuté. Tous les détails figurent sur le dessin explique Rickey, il faudra que vous en envoyiez photocopie à mes correspondants.

Le temps présent vertical et glorieux illumine parfois le temps qui court, ordinaire vers un avenir incertain.

Rickey n'oublie pas d'aborder son sujet favori, qui le fait rire aux éclats : qui de nous René ou moi est le « boss » dans la maison ?

C'est moi dit René avec la mimique du parfait désespéré... Il n'en faut pas plus pour que Rickey parte en arrière dans un rire explosif !

L'heure du départ approche, Rickey est dans ses dégustations. Sur sa demande René me serre dans ses bras.

Mange, mon petit, mange et laissons nous saisir, ensemble, par le temps offert, le temps cadeau, au revoir, mon petit au revoir, nous sommes si contents de t'avoir rencontré que rien ne peut à l'instant nous rendre tristes...

Nous nous envoyons des baisers volants à travers la vitre et Rickey continue à faire Pantagruel pendant que nous traversons les sas transparents qui nous conduisent vers la sortie... Tous les gardiens sont devenus des complices, nous nous sommes rencontrés à travers nos désirs d'aide, de douceur, de solidarité.

Nous nous sommes rencontrés en toute humanité.

C'est ce que, avec nos sourires, nous tentons de dire à chacun d'eux avant le grand voyage de retour...

Danièle Sirven.

Seconde voix

Oui, ce voyage au pays de la machine à tuer inexorable, sans état d'âme, peut-être même sans âme, nous a surpris. Il nous a permis de rencontrer des hommes et des femmes chargés de la stricte application du règlement et qui, cependant, nous ont écoutés et, touchés, nous ont aidés.

Ils ont permis une exception. Mieux, ils ont activement contribué, de leur place d'exécutant ou de responsable, à la faire aboutir dans l'urgence. Contre toute attente. Contre toute logique.

L'accolade donnée par la gardienne responsable du quartier a pris toute sa valeur humaine. A travers elle, c'est comme si toute la chaîne des hommes et des femmes chargés de surveiller et punir au nom de la Loi nous serrait, nous soutenait dans notre désir de rencontrer un homme qui nous est cher.

Après les moments difficiles de déception, les réactions d'étonnement et la joie indicible et contenue, est venu le temps de la réflexion.

Que s'est-il passé les 20 et 21 août à Polunsky, death row du Texas, et à Galveston, section carcérale de l'hôpital?

Que s'est-il passé entre les personnes rencontrées et nous deux, un homme et une femme venus d'Europe pour rencontrer un homme enfermé depuis 20 ans. Un homme qu'ils rencontrent et qu'ils accompagnent depuis six ans. Un homme, noir, innocent du crime pour lequel il a été condamné à mort. Un homme qui sortira peut-être du couloir de la mort parce qu'un juge acceptera d'appliquer la Loi, celle qui évite la peine capitale aux personnes retardées mentales.

Il me semble que ce qui est advenu entre nous est de l'ordre de la grâce. Non une grâce transcendante venue d'ailleurs, même si certains n'auraient pas tort de le croire. La grâce des mots, des regards, des non-dits autant que de ce qui a été dit – et pas très bien dit – dans le maniement d'une langue non maternelle.

Ce qui est advenu est venu de la rencontre d'humains de bonne volonté, confrontés à l'absurde d'une situation. Pas nécessairement voulu par des hommes.

Chacun a pu se mettre, un temps, à la place de l'autre, ressentir, un instant, quelque chose de son ressenti, porté par l'intonation, le regard, l'attitude, la manière d'être et de dire ou de taire...

La suggestion de la gardienne "Appelez avec votre accent" signifiait que notre accent avait contribué à ce partage, que notre maladresse avait laissé apercevoir quelque chose de notre qualité d'humain au-delà de la seule demande – irrecevable en temps normal.

Dans ces rencontres directes ou téléphoniques, nous avons parlé **avec** et non **à** d'autres personnes.

Au lieu de protester et de diriger contre les employés notre colère, nous avons pu dire notre peine, notre fatigue et notre désir de voir Rickey Lynn Lewis, cet homme qui nous appelle maman et papa.

Lorsque le gardien gigantesque a couru sur le parking en criant la bonne nouvelle de la présence de Rickey avec une si belle joie, c'est comme si toute la prison retentissait de ce cri puissant.

Danièle a parlé de connivence. Le mot signifie "complicité par tolérance", je dirai "par compréhension" de la part humaine de chacun, présente partout, même au fond du Texas profond qui pratiquait naguère le lynchage, même dans ces lieux où se donne la mort plus de vingt fois par an.

Nous savions que les salariés de ces lieux n'étaient pas forcément d'accord en tant que personnes avec le système et cette pensée nous aidait à leur parler, à penser à eux avec compassion.

Au cours de ce voyage, nous avons appris qu'en parlant avec eux, dans une situation qui réunissait l'absurde et l'urgence, nous nous sommes rencontrés au-delà de nos cadres si éloignés, de nos personnes si différentes, dans notre commune humanité. Et cela a tout changé.

René Sirven

Rappel : cf rubrique Rickey Lynn Lewis

Rickey- Lynn LEWIS est susceptible de bénéficier de la Loi Darryl Atkins qui depuis 2002 interdit l'exécution des déficients mentaux aux Etats-Unis.

Il a subi des tests psychologiques –évaluation du Q.I-

L'accusation a trouvé le chiffre de 79.

La défense a trouvé le chiffre de 59.

Avec 70 de Q.I le condamné est promis à l'exécution !

En 2007 la cour de Tyler y envoyait Rickey-Lynn.

L'avocat John Wright s'est référé au cinquième circuit pour protester contre la manière dont les tests avaient été passés

Le cinquième Circuit a donné raison relevant neuf erreurs dans l'exécution des tests.

Le cas Rickey revient à Tyler.

L'affaire est « pendante ». Nous ne sommes pas pressés de connaître la suite, Rickey-Lynn LEWIS est pour aujourd'hui vivant

Octobre 2009

Été 2008

« SPECIALVISIT » à Rickey-Lynn LEWIS, couloir de la mort Texas

Les mots humains ont une limite

Les mots humains ont une limite : ils ne peuvent témoigner de ce qui est INHUMAIN, ils ne savent pas dire cela.

L'inhumain des choses de la vie laisse sans voix, interdit, sidéré.

Aussi, ce que j'exprime à travers ces lignes sera toujours périphérique d'une béance, une sorte de trou noir – à la manière de ce que les physiciens décrivent virtuellement mais ne savent pas définir-

Il ne faudra pas oublier que la narration ne peut strictement rien dire de cet indicible point aveugle et central qui sans cesse fut au creuset de nos visites à Polunsky- Unit.

Le redoutable de la mort donnée à l'autre, comme une vengeance, une volontaire et irrémédiable destruction.

La parfaite symétrie entre l'homicide initial et la mise à mort finale fait effet d'accablement.

Pendant les DEUX JOURS de durée de la rencontre avec Rickey-Lynn, il a été obligatoire de se tenir à la périphérie de cet espace d'inhumanité.

Positionnement nécessaire : Se situer à bonne distance du lieu de la mort donnée, le lieu du risque majeur, côtoyer ce lieu abyssal sans tenter de le définir, sans mots pour le dire, sans ciller, sans émotion visible.

Ici, si nous rencontrons l'inhumain en face à face, nous mesurons aussi la force de la source vive d'une infinie douceur qui en est la jumelle.

Rickey-Lynn, lui, vit ainsi au quotidien.

Dans le Lieu de l'inhumain : celui que nous portons tous en nous, celui du désir de se venger, celui du désir de nuire. C'est le lieu d'une turbulence glaciale qui génère la mort.

Il y a des tornades, des raz-de- marée, des accidents mortels, des maladies, nous disons que ce sont les malheurs de la vie : cependant, à Polunsky-Unit, dans une petite ville verdoyante et rurale, une Loi que des humains ont décidé de promulguer, tue volontairement et implacablement.

La cérémonie est tragique.

Il n'y eut rien à dire, il n'y a rien à dire, il n'y aura rien à dire, avant pendant, après l'exécution d'un homme, car à Polunsky-Unit la Loi est présente, omniprésente, elle est elle-même la cruauté absolue, elle se confond avec la béance ténébreuse et centrale dont je vous ai parlé. Elle est invisible. Et cependant, nous ne pouvons pas la contourner.

En lisant ces lignes n'oubliez pas que ces invisible et indicible courent dans de cœur de chaque mot que je choisis pour vous dire.

N'oubliez pas aussi que malgré tout, et aussi longtemps que je témoignerai, je dirai ma foi en l'humain que nous sommes, malgré tout, malgré ici, la mort choisie et donnée à l'autre.

Je dirai que les bourreaux des bourreaux rencontrés dans ce lieu terrible sont susceptibles de devenir des hommes, un jour.

Année après année nous avons fait connaissance d'une jeune gardienne sensible et douce qui aidait les hommes qu'elle était susceptible de mépriser inlassablement autant qu'elle le pouvait.

D'elle Rickey disait « C'est une petite étoile dans le Couloir de la mort ».

En aparté nous avons parlé avec un surveillant, qui ressemblait à un bienveillant, qui nous a confié à voix feutrée, juste avant notre départ: « Moi, je suis contre la peine de mort »...

Comme l'affirme le biologiste, comme le chante le poète, dans nos veines court du sang d'homme, que nous soyons innocents, bourreaux et même bourreaux de bourreaux.

A Polunsky-Unit, dans le couloir de la mort, Couloir des morts, j'ai su que nous tous avons en nous le potentiel de la vie et aussi de la mort, un dénominateur commun en somme. J'ai su qu'il nous faut sans cesse choisir la vie pour vivre, y compris et surtout quand la mort est là.

Nos cœurs de pierre sont promis, un jour, à devenir cœurs de chair, cœurs humains.

**

*

Avant nos visites prévues les 8 et 9 septembre à Polunsky-Unit, nous avons des informations:

- La plus importante concerne Rickey: il n'aura pas de date d'exécution pendant notre visite, c'est très rassurant.

Le cinquième circuit qui habituellement approuve et renouvelle les décisions du Texas l'a désavoué. Nous attendions une date de mise à mort pour Rickey, nous avons reçu l'annonce d'une relecture du verdict.

- L'autre est que deux exécutions doivent avoir lieu au Texas, les 9 et 10 du mois, que nous serons donc forcément témoins des ultimes visites des familles aux condamnés.

- Le 9 Septembre 2008 Gregory Wright, 43 ans, enfermé depuis 10 ans

- Le 10 Septembre 2008 Murray William 39 ANS, enfermé depuis 9 ans.

Depuis plus d'une semaine les tornades, "hurricanes" déferlent sur le golfe du Mexique, Gustav, Hanna ont dévasté et tué en Floride. Ike est annoncé, son itinéraire incertain scruté... Les nouvelles météorologiques prennent une importance particulière.

Il est prévu que des pluies diluviennes déferlent sur Houston et quand nous atterrissons à l'aéroport Georges.W. Bush, nous trouvons avec soulagement le temps calme humide et chaud de saison, que nous connaissons bien.

L'autorisation de rencontrer Rickey en "special visit" nous a été donnée par téléphone il y a un mois: "Your visit is approved" a dit la gardienne du Couloir de la mort après les deux appels espacés de vingt-quatre heures qui permettent à la prison de vérifier les autorisations...

Ce matin du 8 août la première visite est programmée à partir de huit heures.

PREMIERE VISITE : 8 AOÛT 2008.

C'est la quatorzième fois que je visite Rickey-Lynn Lewis à Polunsky-Unit.

Je sais que pour venir ici je dois être dans un état très particulier, sur lequel je n'ai, en réalité, que peu de pouvoir, un état qui s'instaure de lui-même par urgente nécessité.

J'entre dans une sorte de scaphandre que je souhaite hermétique. Mon habituelle sensibilité aux émotions est maintenue à son plus bas niveau. Je vois, j'écoute. Je ne dois pas pleurer, jamais, je tourne autour du gouffre de l'inhumanité, je ne dois pas m'en approcher. Je suis sur la corde raide.

Je dois être très, très calme. René aussi.

Nous avons à faire, nous ferons, nous avons à "être avec", nous serons.

Une force paisible m'habite: elle est plus grande que moi. Sans elle je ne peux rien.

Nous nous levons tôt et prenons soin de notre tenue. Nous savons que Rickey apprécie ce geste.

René est cravaté et porte un veston gris, moi, je suis respectueuse des règles qui interdisent tout vêtement blanc, - cette couleur est réservée aux prisonniers- toute tenue provocante et même sandales découvertes qui sont strictement prohibées... Toute jupe doit avoir une longueur dépassant de neuf centimètres le niveau du genou.

J'arbore un tailleur noir et seul mon chemisier blanc et mon écharpe dorée peuvent faire diversion à mon apparente austérité. J'ai tiré et aplati mes cheveux .Notre couple est parfaitement correct...

Rickey d'ailleurs en fera la remarque, et nous en rions...



Le voyage entre l'hôtel et la prison nous a fait redécouvrir le paysage plat, boisé et verdoyant du Texas profond.

Des myriades d'insectes noirs à la minuscule tête orangée claquent sur l'avant de la voiture, comme une pluie intense. Parfois sous ce déferlement incessant, les plaques d'immatriculation sont devenues illisibles, comme goudronnées! Dans le décor tranquille, des cahutes en planches, hangars agricoles, églises de tous bords, boutiques de ventes d'armes et de locations de matériels jalonnent les herbages. Nous rions de l'insolite présence des "Instituts de beauté pour les ongles" indiqués sur les façades modestes et branlantes...

Etrange proximité ...

Nous connaissons bien l'arrivée sur les lieux, à cette heure brumeuse et moite de la matinée. La prison est à droite de la route : voilà bien l'adresse de Rickey- en vrai-

350 South , Polunsky Unit

L'espace est totalement plan, les bâtiments gris tapis au raz du sol dans l'herbe scintillante de rosée...

Depuis trois ans le chemin d'accès principal est coupé par une barrière et à droite, au loin, un garde nous attend.

Nous avons été précédés par deux véhicules qui attendent au bord du chemin de terre.

Une guérite sommaire et chancelante, - elle ressemble à des latrines de campagne - une table et une chaise de bois rustique, une glacière en plastique et un très gros ventilateur métallique sont les seules constructions sommaires et meubles posés dans l'herbe. Sur notre gauche depuis son mirador haut d'une douzaine de mètres, métallique et piqué de rouille, un gardien armé scrute les horizons...

La prison est vaste. D'un côté les cellules ordinaires avec deux ouvertures horizontales au dessus du sol au sous le plafond, abritent environ 2700 prisonniers, de l'autre à gauche le couloir de la mort relié aux bâtiments par un tunnel grillagé contient en ce moment plus de trois cents hommes. En 2003, ils étaient 450.

L'ouverture vers l'extérieur se réduit à une fente horizontale, sous le plafond.

Le gardien est jeune, placide, il a l'air de s'ennuyer, profondément. Il vient vers nous d'un pas lent, exerce le protocole d'accueil, sans conviction. Il fait ouvrir la voiture, coffre, et capot dans un automatisme distant. Il note le nom et le numéro de Rickey, il nous attribue le chiffre trois, nous sommes en effet les troisième en ligne, derrière des véhicules qui viennent d'autres états, Tennessee, Oklahoma...

Derrière nous, la file s'allonge. Il est vrai que la prison d'état qui enserme le couloir de la mort abrite des prisonniers venant de tous les comtés texans...

Dans l'espace vaste, derrière les deux rangées de barbelés étincelants des prisonniers en blanc jardinent sous l'œil de leur gardien. Il a un beau chapeau de cow-boy, un stetson beige.

Nous entendons les aboiements, les hurlements de chiens enfermés dans un hangar, à une centaine de mètres à notre droite, les cris sont lugubres... Incessants.

Des oiseaux petits et légers volètent, se posent sur les arbustes, la guérite, pépient gaiment en concerts insolites... sautillent sur la pancarte qui parle d'interdiction de port d'arme, de menace de "felony".

Au Texas, les civils sont tous légalement armés, ici, nous ne l'oublions pas...

Les petits oiseaux ne savent pas où ils sont, libres, libres...

A 8 heures pile, le gardien fait signe de démarrer. La caravane de véhicules s'ébranle d'un seul bloc.

Après avoir évité le parking des "captains", nous suivons une voiture de visiteurs locaux pour être sûrs que nous sommes sur une place adéquate à notre statut de simples visiteurs...

La conductrice qui nous a guidés descend avec son fils, un adolescent blond-roux, comme elle, et corpulent, comme elle.

Nous voilà tous ensemble dans le premier sas d'entrée, mêlés aux gardiens et gardiennes qui entament leur journée de travail avec ardeur.

Mrs Wilcox - la femme du pasteur qui visite quotidiennement les condamnés du couloir de la mort - nous a reconnus et nous embrasse. Elle partage avec nous une bonne nouvelle tombée il y a trois jours: Gregory Wright qui devait être exécuté le 9 septembre, demain, donc, a reçu un sursis...

Jusqu'au 3 octobre. L'analyse A.D.N, l'innocente, enfin, après dix ans de couloir...

Il devra subir d'autres examens rapidement.

Nous respirons un air léger, d'un seul coup! Une bouffée de joie...

Mrs Wilcox s'indigne: " - Mon mari a travaillé à Ellis pendant plus de vingt ans (Ellis fut la prison-couloir de la mort jusqu'en 1999) Il était très proche du Capitaine responsable qui parlait d'une évaluation accablante pour la justice: 10, à 20% des condamnés étaient sans doute innocents. "

Elle ajoute: " Si un tort est reconnu, l'affaire devient politique et toute la hiérarchie est touchée, si bien que les erreurs sont étouffées rapidement... "

En effet la chaîne des responsables, shérif, procureur, juge et gouverneur est élue par la population. Au Texas, 79% de cette population électorale est pour la peine de mort.

Nous sommes stupéfaits.

Nous apprenons aussi que la femme et l'adolescent que nous avons côtoyés tout à l'heure sont l'épouse et le fils du condamné du 10 septembre, William Murray.

C'est un choc.

René utilise la machine murale qui échange notre billet de vingt dollars transformés en quatre-vingt pièces de vingt-cinq cents qui tintinnabulent dans le petit réceptacle du distributeur. Nous les rangeons prestement dans un sac en plastique transparent.

La première vérification- fouille est faite par une gardienne âgée et tranquille.

Les visiteurs qui sont plutôt des visiteuses d'ailleurs sont nombreux.

Le couloir de la mort désigne ses passagers éphémères par un badge jaune canari que la seconde gardienne, absolument énorme et charmante, nous remet en échange du dépôt de nos passeports minutieusement vérifié.

Rickey n'est désigné que par son numéro d'immatriculation.

Nous entrons dans le sas "volière". Il n'est gardé par personne...

Nous connaissons par cœur l'accès au parloir. Le jardin de part et d'autre de l'allée expose la rigueur d'une coupe de gazon parfaite, sur les rosiers taillés de près s'alanguissent quelques roses tardives... C'est l'automne ...



Dans le dernier sas, juste avant d'entrer dans la cafétéria du parloir, les lourdes portes verre et métal claquent sèchement. J'aurais voulu reconnaître dans le semi obscurité la silhouette massive comme une montagne d'une jeune gardienne rencontrée l'an dernier et dont nous nous étions rapprochés, mais non, c'en est une autre tout aussi monumentale qui trône là et nous la saluons vainement.

Depuis l'an dernier, une séparation s'est ajoutée entre les box du parloir et l'entrée.

Nous espérons revoir ici Mrs Williams, la jeune femme gardienne du parloir, rencontrée depuis six ans, elle n'est pas là. C'est une déception pour nous René et moi.

Une surveillante âgée nous accueille aimablement, elle ressemble à une vieille petite fille délicate avec sa queue de cheval bien ajustée. Je remarque avec surprise que ses ongles sont "up-to date-" à la dernière mode et qu'elle a du fréquenter l'un des innombrables instituts de beauté rencontrés en chemin.

Les coupes carrées et l'extrémité blanche signent le "must" du jour!

Nous nous présentons et demandons des nouvelles de Mrs Williams, -"Elle a quitté la prison, nous répond brièvement notre interlocutrice et je ne connais pas son adresse".

La femme du pasteur nous confirmera hélas ce départ...

La gardienne nous désigne un numéro de box. Le parloir est déjà à demi rempli et nous constatons que nos voisins de droite sont le couple mère- fils que nous connaissons déjà...

Depuis notre place nous avons vue sur le box des avocats. Une famille va et vient dans le grand espace vitré. A l'intérieur, dans une cabine de verre, un condamné est enfermé comme un gros insecte dans un double aquarium...Etrange vision et encore plus étrange sensation.

Il n'y a pas de mots humains pour dire l'inhumain dans son œuvre inventive.

Les visiteurs sont volubiles entre eux. La gardienne tranquille et débonnaire.

Vers huit heures quinze, un prisonnier arrive, menotté, encadré de gardiennes, il s'installe dans le box qui jouxte le notre devant le couple déjà repéré.

Nous comprenons qu'il s'agit de Murray William. Son exécution est prévue dans quarante-huit heures...

Son visage tragique donne peur. Ce que nous voyons de son cou est couvert de tatouages, son crâne rasé très ras...

Nous entendons, malgré nous son fils lui parler de sa rentrée des classes...de ses choix sportifs...

Il n'y a rien à penser, ici, la tristesse infinie flirte avec la légèreté dans une danse totalement insolite et indescriptible.

A huit heures trente, Rickey-Lynn arrive enfin, encadré lui aussi par des gardiennes souriantes. Je remarque que la plus âgée porte un foulard bleu marine en toile rude qui cache non seulement la totalité de son crâne mais la moitié de son front...

Rickey se penche pour le démenottage, il relève les yeux, puis la tête enfin, et son sourire éclaire son visage...nous restons sans rien dire à nous regarder intensément, les mains posées de part et d'autre de la vitre. Un temps de joie intense et intouchable, le temps béni des retrouvailles.

Partage du don, don du partage, gratuité de la relation humaine et douce comme un doux soleil.

Nous ne disons rien. La cage de verre et grillage est totalement hermétique.

Nous prenons en même temps nos téléphones lourds que nous plaquons à nos oreilles, et nous rions tous les trois. C'est juste parce que nous sommes ensemble et que nous vivons la force de l'instant présent sans avant, et surtout sans après.

Rickey se lance dans un questionnement sur notre récent séjour à Seattle sur la santé de tous dans notre famille, nous devons donner mille détails et il commente et conseille...

Il dit qu'il ne va pas trop mal, même si ses sinus sont vraiment douloureux, même si son poignet est trop serré par les menottes trop courtes.

Sa joie, ce matin c'est de dire sa joie de nous connaître tous.

Je lui donne beaucoup de détails sur les enfants, en particulier sur l'espiègle petit Paul, deux ans et demi, qui sait plaisanter comme un adulte.

Rickey aime toutes les anecdotes.

Il a reçu des photos et en réclame encore.

Il veut que nous lui expliquions les recettes de la cuisine que nous avons mangée, il questionne René sur son petit déjeuner du matin, sur notre menu prévu pour midi ...

Les mots légers volent dans la cage close, comme des papillons.

- " Et toi, Rickey, tu as faim?"

- " Vous deux, vous mangerez avec moi?"

La gardienne aimablement vient prendre l'interminable commande de Rickey, il rit, il lui dit: - « - Ecrivez la liste, elle est longue, vous ne pourriez pas la retenir autrement. »

La gardienne plaisante aussi, de tous côtés les éclats de rire fusent. Pourtant dans la cage la plus proche, le visage du prochain exécuté que je ne peux éviter de voir est complètement défait.

Terrifiante proximité, promiscuité.

La commande de Rickey arrive. René s'est contenté de mettre les pièces dans les récepteurs, seule la gardienne est autorisée à toucher les paquets qui tombent avec fracas des distributeurs du couloir.

Le petit "brown bag", sac brun aboutit à son destinataire par la trappe, servi par la gardienne au foulard. Nous demandons à Rickey la raison de cet accoutrement.

- " Elle a une chimio dit-il".

Nous sommes stupéfaits...

La belle cérémonie du nourrissage commence, nous proposons à Rickey de poser son téléphone pour se servir de ses deux mains, mais non, il préfère parler en rangeant minutieusement ses emplettes précieuses.

Il a choisi un sandwich jambon fromage, différentes sortes de chips, des petits sticks de saucisses-cheddar - " My favorite " dit-il, et une énorme bouteille de "gaterade" boisson à l'ersatz de fruit pressé. Une petite coupelle en plastique contient une salade de fruits au sirop Accompagnée de quelques friandises sucrées, elle constituera le dessert.

René et moi avons commandé deux boissons et Rickey jubile et rit, comme un petit enfant.

Nous avons oublié où nous sommes, qui il est, lui, l'homme exclus depuis 18 ans.

On veut à tous prix, avec persévérance, le mettre à mort, nous ne savons pas qui est ce "on" sans nom -anonyme- le sans visage et sujet qui tue, la Loi , la Loi de la plus puissante démocratie du monde!

Nous rions, Rickey se régale, des yeux!

Il a rangé toutes les denrées délicieuses qui l'enchantent et il entame son festin en se frottant les mains...

Il commente, Rickey, nous demande si nous apprécions notre boisson, tous les trois nous sommes chez les "Trois Gros" prélevés, transportés par la grâce de l'instant à vivre, hors des murs sécurisés de l'enceinte doublement barbelée, loin du Couloir des Morts et de l'homme triste qui a quelques centimètres de nous dans sa cage hermétique a entamé son agonie

A l'arrière de la cage de l'autre côté des cellules parallèles et vitrée, nous voyons un affairément un va et vient de famille, et la silhouette d'un homme inclus dans une cellule dans le grand espace transparent des avocats.

Rickey dit "Watch Cell"- cellule d'observation- et nous comprenons que celui qui est là aussi va mourir, il est programmé pour la semaine prochaine. Les visites exceptionnelles en durée sont sans doute autorisées.

Rickey n'a toujours pas parlé de sa situation judiciaire.

Nous ne l'interrogeons pas, il en parlera peut-être demain?

Nous nous enquerrons de sa santé : son asthme est traité, il nous montre d'ailleurs un petit inhalateur, mais ses problèmes de sinus sont de plus en plus graves.

Il dit"- Je sens mauvais, je sens très mauvais parfois", il dit d'ailleurs qu'il doit être transféré à l'hôpital de Galveston, au bord du golfe du Mexique pour être observé et soigné en principe au cours de la semaine prochaine...

Il demande des nouvelles des participants de l'association, des correspondants, il explique longuement ses techniques artistiques. Ses dessins ont beaucoup d'importance pour lui, ils meublent son emploi du temps et le valorisent, il exulte en nous donnant des détails précis sur ses œuvres.

Il nous scrute, il se réjouit de ma coiffure, il apprécie que René ait un beau veston en velours gris.

Il me prend à témoin:“- Maman, tu crois que la veste de Abba m'irait? Quand je viendrai en France, vous pourriez me la garder, elle est magnifique. Mon frère Ivie-Lynn sera avec moi, il veut vraiment venir avec moi."

Je me sens triste. Nous parlons souvent avec René des attentes de Rickey, des brusques incursions de ses rêves dans le tragique du réel, de la conscience concrète qu'il aurait ou non de sa situation précaire.

Nous sommes incapables de dire si c'est un jeu pour Rickey, s'il cultive comme un jardin un petit espace doré qu'il porte en lui et dans lequel parfois, il se projette avec délices, ou bien s'il croit ponctuellement ce qu'il nous dit, et que nous nous gardons bien de démentir, d'ailleurs.

Nous ne savons pas. Le visage de Rickey s'est éclairé.

Nous nous contentons d'être présents.

Nous ne disons rien de précis, seulement que“ Oui, bien sûr ce sera un beau veston pour toi, Rickey quand tu viendras en France“, nous percevons que ce lieu d'espérance sans aucun possible espoir où parfois Rickey déploie des ailes invisibles est si fragile et indispensable à sa vie ici, que nous ne pouvons pas même le concevoir, que nous ne pouvons surtout pas le décevoir...

Nous apprenons avec étonnement que son fils Carvin, en prison à Hodge Unit est venu le rencontrer en septembre, pendant deux jours entiers. Rickey est ému, il a même pu toucher les doigts du jeune homme à travers les grilles.

Rickey raconte “Carvin a mis un jour pour venir de sa prison en fourgon spécial qui transportait des condamnés en transfert, en déplacement médical, Carvin était très heureux, moi aussi. Mais les enfants n'écoutent pas les conseils des parents et je voudrais qu'il se forme à un métier au lieu de jouer au basket“.

René et moi, intervenons sur la nécessité de laisser la liberté aux jeunes, pour qu'ils naissent à leur propre histoire, oui, c'est difficile.

Rickey part alors dans ses propres souvenirs d'enfance, son visage devient gris et cireux, il parle de la rue, des coups donnés et reçus, de sa mère aimante, de leurs pleurs communs.

Nous ne savons pas quel poids de tristesse pèse ce passé chaotique, seule la voix brisée de Rickey à chaque fois qu'il l'a évoqué nous a mené à la lisière d'un abîme...

Mais le jour d'aujourd'hui n'est pas triste. Nous sommes tous les trois ensemble, la vitre a fondu à la chaleur de notre affection.

Et Rickey reprend, tout en mangeant avec délices les mets désirés et reçus, sa conversation préférée et jubilatoire. Il nous convoque dans la joie et l'éclat de rire de nos relations d'homme et de femme!

Et voilà, il demande à René pour la centième fois avec malice:- “Alors, Abba, c'est bien toi, le boss à la maison?” Et bien sûr René répond ce que Rickey attend, et d'ailleurs il en rit déjà de son rire clair et beau: “-Oh! tu sais Rickey, bien sûr, c'est moi le boss, mais j'ai un boss au-dessus de moi- “ Il me désigne du doigt: “- “ C'est ma femme!"

Rickey se tord de rire, son corps bascule en arrière, la cage est pleine de ses éclats de joie...

Je fais mine de m'insurger de n'être pas d'accord, et nous passons un beau moment lumineux.

Ensemble, nous vivons juste la joie, la joie gratuite et indicible, une colombe a pris son vol depuis l'épaule de Rickey, elle traverse les parois inutiles elle vole au grand bleu, au grand large.

“Nefesh“, c'est le nom de l'âme en hébreu.

Ce beau mot mystérieux qui désigne ce qui en nous est infiniment plus grand que nous, ce mot concerne la respiration immense, les larges horizons.

Le temps présent se charge de douceur, nous sommes là, simplement là et ensemble, sans avant et surtout sans après, juste dans le présent comme un cadeau, comme un soleil, comme un petit morceau d'éternité...

Rire, exploser en éclats de rire, dans le parloir du Couloir de la mort !

Dans une perception et une saisie indicible et décalée de la vie au présent, le bonheur jaillit ici, en gerbes étincelantes au cœur même du trou noir...

Derrière nous, dans l'une des cages un homme noir a été installé. Il est jeune son visage est très beau, très tourmenté aussi et nous le voyons avec inquiétude taper impatientement ses doigts sur la tablette. Il ne s'assied pas il a l'air furieux et terrible...

Rickey semble l'ignorer, nous ne demandons rien.

Nous demandons à Rickey s'il souhaite faire des photos avec nous, il veut, bien sûr, et comme il sait que chaque photo coûte trois dollars, il n'avait rien réclamé de lui-même, notre cher cher.

La gardienne vient avec son polaroid se positionne de cent façons différentes pour éviter le reflet de la vitre et des lumières de plafond jaune et blanche...

Elle reçoit les neuf euros de la commande avant de développer les clichés, elle accepte aimablement de refaire l'un d'eux, celui où Rickey est seul et nous présentons les chefs-d'œuvre, en les appliquant sur la vitre .Rickey est aux anges, nous aussi.



Il fait ses demandes, dès notre retour en France, notre ami, Daniel va se charger de dupliquer ces précieuses images, et de les renvoyer à Rickey qui les diffusera, à tous ses amis dans le monde.

Il veut que "sa maman" et son "Abba" maman et papa de cœur soient vus par tous, il dit que nous sommes beaux, que nous ne vieillissons pas, que sa vie a changé depuis notre rencontre...

-“Nous aussi Rickey, et tu le sais, nos vies ont changé depuis notre rencontre... »

Je demande à Rickey comment sont organisées ses journées et il explique les sept cellules rassemblées sur deux étages autour d'une "day-room", la petite salle où chaque prisonnier a le droit de marcher seul pendant une heure par jour. Il évoque les vingt-trois heures de solitude absolues et les conversations à travers les barreaux qui encadrent la porte d'accès à chaque espace d'environ 7 mètres carrés...

Cependant la mère et le fils, à nos côtés ont terminé leur visite. Ils vont quitter le couloir. Nous avons un temps totalement oublié leurs présences.

Je m'étonne une fois de plus sur notre capacité à ignorer l'autre, sa détresse, nous sommes dans des cages de verre symboliques qui nous sont montrées dans le réel, dans le passage inénarrable dans le couloir de la mort.

Le condamné est sous nos yeux dans le chemin de grillage. Deux gardiens et gardiennes réajustent ses menottes. Je le vois de profil, butté et terrifiant. Mais voilà que dans son demi-tour pour prendre la direction de sa cellule il se montre de face et que son expression est si triste, si infiniment triste que je baisse la tête pour ne pas rencontrer son regard d'homme qui va mourir, qui est déjà entré dans le sas terrible de sa fin annoncée...

Cette abyssal désespoir est contagieux, mais ici il est inutile de s'agiter de dire qu'on est pas d'accord, de protester, de pleurer, d'appeler au secours, à l'aide, à l'assassin, il est inutile d'être sensible, vivant, humain: la Loi, la Loi de personne, la Loi qui tue, ici, règne.

Les bourreaux des bourreaux sont à l'œuvre dans l'ombre et quand les bourreaux des bourreaux sont aux ordres, quand l'obéissance à l'ordre donné –quel qu'il soit- est plus importante que le contenu de l'ordre, lui-même, alors il n'y a plus de parole, alors il n'y a plus rien, il n'y a plus de place pour l'humanité des hommes.

Il est parti escorté par ses gardes, gardes de corps, corps tenu bien vivant pour qu'on puisse le tuer en pleine santé... Il a trente-neuf ans, neuf ans de couloir.

Mon scaphandre protecteur s'est sévèrement fissuré.

Rickey ne s'est pas retourné, il n'a pas évoqué la scène qui se joue dans son dos.

L'heure du départ approche, Rickey met en riant quelques victuailles dans ses chaussettes.

Je lui fais signe que ça m'inquiète, mais il répond comme un enfant espiègle en riant à beau visage.

Il a rassemblé et rangé tous les résidus de ses agapes, Rickey. Je lui dis mon admiration pour son sens de l'ordre et de la propreté et il saute sur l'occasion pour rire et demander à René si c'est bien lui qui débarrasse la table et s'il le fait sous mes ordres....

Avant notre séparation, il veut que nous priions, nous posions ensemble nos mains sur les vitres et il prie son Dieu absent et silencieux, il invoque la protection d'une instance qui transcende et illumine l'horreur du monde jusqu'ici, dans le Couloir des Morts.

Le visage de Rickey rayonne, soudainement, nous ne sommes plus tristes.

Demain à huit heures, nous avons notre second rendez-vous...

DEUXIEME VISITE : 9 Septembre 2008

Le pare-brise de la voiture est couvert d'insectes noirs explosés comme des gouttes de pluie d'orage...

Nous sommes à l'heure devant le gardien qui s'ennuie toujours autant et qui allège les vérifications d'usage. La tornade Ike est annoncée pour les jours à venir, en attendant son déferlement, l'automne moite de chaleur s'alanguit sur le Texas.

Les chiens sont déchainés, les oiseaux du ciel sillonnent le ciel de leurs vols légers, un groupe compact de prisonniers se disperse sur les pelouses parfaites, derrière les grillages argentés.

Dans l'entrée une personne s'avance vers nous, elle est suisse, elle vient visiter deux condamnés, elle s'envole ensuite vers l'Alabama où elle "suit" un homme dans le Couloir.

Elle dit : »- L'an dernier le prisonnier que j'accompagnais ici a été exécuté à Hunstville, je n'ai pas eu le courage de venir ».

Elle croit nous connaître, c'est sans doute grâce au site de notre association.

C'est reposant de parler un peu français !

Nous entrons ensemble.

La gardienne, ce matin est une jeune femme noire très souriante, sa voix est douce.

Elle me confirme que Mrs Williams ne fait plus partie du personnel de la prison.

Nous nous installons devant une cage vide. Sur notre côté droit une femme et un homme sont assis, souriants. Je me penche vers eux, elle se présente, elle est la tante de Grégory Wright, le jeune homme qui aurait dû être exécuté, ce soir même et dont l'ADN le disculpe désormais.

Le père du jeune homme est tranquillement assis auprès d'elle.

C'est vendredi 5 Septembre que cette famille a appris que leur enfant qui devait mourir aujourd'hui, mardi 9 avait un sursis... Jusqu'au 3 Octobre seulement.

Les avocats sont survoltés, il faut qu'ils fassent vite, vite.

Il arrive, d'ailleurs Grégory, immense colosse au visage pacifique. Sa tante lui parle de nous, français, qui venons de si loin. Il nous fait des signes amicaux, nous sommes émus.

Le père et la tante sont rayonnants et silencieux, très anglais dans leur contacts courtois et distants avec leur proche.

Rickey tarde à venir. Nous voyons arriver William Murray - qui hier recevait sa femme et leur fils- son visage est tragique et désespéré. Avec René nous partageons notre tristesse. Un pasteur bible en main, côté visiteur attend le prisonnier.

Rickey se présente menotté entouré de gardiennes rieuses et enjouées.

Libéré des entraves, il masse son poignet gauche et nous montre une protubérance d'environ un centimètre de circonférence sur un demi d'épaisseur...

Les menottes trop serrés le blessent, depuis des années et des années des plaintes ont été déposées, par lui, par nous par son avocat, vainement...

« Je vois John- c'est l'avocat – toutes les semaines, dit Rickey, car il vient rencontrer d'autres condamnés.

Il va me dire- "Hi, man, de quoi te plains-tu encore aujourd'hui?"

Alors que faire?

Nous demandons à Rickey – "Rickey es-tu content de John" Alors son visage s'éclaire, il se cale dans l'angle de sa cellule et il abaisse son bras de haut en bas, poing serré, un geste de victoire comme pour nous dire "il a gagné! Il a gagné." Rickey exulte, mais il n'est pas bon pour lui de le dire, de l'écrire ici à Polunsky Unit!

L'Etat du Texas désavoué par le cinquième circuit, c'est du jamais vu.

Les remous de colère de l'administration carcérale risquent de déferler sur Rickey.

Nous pouvons donc aborder avec prudence la délicate question de la situation actuelle et du déroulement supposé de l'affaire dans l'année à venir.

Rickey expose ce qui-selon lui- pourrait arriver, et encore une fois nous ne savons pas ce qui est de l'ordre de la réalité ou du rêve ...

Mais, ici, est -t-il vraiment important de savoir?

Le cas Rickey parti au cinquième circuit est revenu au Texas, c'est un incroyable parcours judiciaire, une victoire éclatante pour l'avocat.

Grâce aux tests subis par Rickey sous contrôle vidéo, le cinquième circuit a pu constater que le Q.I. affiché par l'accusation pour envoyer Rickey à la mort avait été falsifié...

Rickey se contente de dire: "Heureusement qu'il y avait une vidéo"

Le cas Rickey pourrait être re- considéré par un juge texan, ou bien trois juges, ou bien l'institution appelé "Board and Parole" pourrait décider la mise en prison à vie de notre protégé...

Rickey ajoute : "Alors je pourrais rejoindre mon fils, dans une prison normale, celle où il se trouve par exemple. Tout cela pourrait se décider dès janvier 2009, ou dans le cours de l'année. Je pourrai, un jour, venir en France? Il y a vous, et beaucoup d'amis..."

Il nous parle de l'une de ses chères correspondantes, Hélène qui se propose de l'abriter...

Des rêves au dessus de l'Atlantique se sont croisés...

Et pourquoi pas des rêves pour voler, pour voler comme l'oiseau au dessus de l'abîme ?

Ce matin des arabesques légères et pépientes se posaient bien sur les miradors lugubres de l'enceinte infranchissable...

Nous sentons bien que tout s'est mélangé dans la tête de Rickey, nous ne posons plus de questions, le temps est exceptionnel, l'air est à l'instant chargé de saveurs et tendresses...ineffables.

Nous saurons sous peu, et il sera toujours temps de savoir ce qui en est de la réalité...

Nous disons à Rickey notre espoir de voir l'an prochain la visite de Jami, un ami commun se préciser. Rickey a tout prévu, déjà, il veut organiser une rencontre entre Jami et d'Ivie-Lynn son "baby-brother".

Ce petit frère reçoit, dit Rickey, une faible pension pour ses difficultés mentales...

René et moi soupçons... Ne soyons pas accablés...

Rickey clôt ce chapitre : "I am ready", " Je suis prêt".

Alors tout à coup dans cette conclusion énigmatique sur laquelle d'ailleurs, nous ne demandons aucune précision, l'air me manque... Avec ces trois mots, Rickey nous a entraînés dans le lieu de la tragédie probable et aussi de la paix

Le lieu où ce qui est est, sans aucun commentaire, en toute lucidité

Il avait parlé de manière légère de toutes les éventualités, y compris des plus fantaisistes.

Avec cette petite phrase, il dit le grave, il dit non la résignation, mais l'acceptation de tout, et y compris de sa propre mort.

Va, mon enfant, va, reçois la force, plus grande que la tienne et que la nôtre.

Dans ton rire clair, tu nous enseignes la saisie du temps de la vie, à l'instant, mon enfant.

Nous recevons avec solennité et admiration le poids de ce constat.

En attendant que prennent corps tous ses improbables rêves, Rickey est d'accord pour un repas pantagruélique, aussi abondant et apprécié que celui d'hier...

Une belle photo pour laquelle il propose astucieusement un positionnement qui évite les reflets illustre et couronne notre rencontre.

Mais que faire pour ce poignet douloureux?

Rickey, accepte que nous demandions à la gardienne de proposer au Warden le responsable du couloir de nous rencontrer.

Le couloir bourdonne d'animations diverses.

Dans le décor de verre, derrière les cages, un jeune homme reçoit sa famille, comme hier.

De jeunes personnes sœur, frère ou amis entourent la cage de verre enserrée, dans la salle de verre des avocats. Terrifiant encastrement, terrifiante transparence !

Mais voici que Rickey s'agite et nous demande de nous retourner. Juste derrière nous un couple de personnes colorées s'installe devant un box...

Un petit bébé dodu comme un grain de raisin noir babille dans les bras de la jeune femme...

Le regard succulent de la mère fait comme un halo de clarté dans l'horreur tapie dans ces murs là, ceux de Polunsky-Unit.

Le couple est monumental. Chacun mesure presque deux mètres. Rickey nous dit qu'ils viennent voir le frère du jeune homme incarcéré ici.. Les pensées tentent en vain de se relier à

une grille de lecture cohérente...mais le mur est lisse. Ici, rien n'a de sens, ici la toute beauté côtoie l'abîme de l'inhumain, silencieusement.

La porte arrière du box exigüe laisse entrer un colosse, identique au visiteur. Rickey nous dit: "C'est son frère".

Le jeune couple se réjouit, nous faisons des signes amicaux au prisonnier.

Cependant, le tout petit déposé sur le sol par sa mère se dresse et s'immobilise. Il est vraiment beau, dans sa salopette à carreaux qui moule son petit corps rond.

Il s'élançait, vacille, zigzag, entre les cabines de verre...Nous retenons tous notre souffle, il a tourné dans un virage périlleux vers les distributeurs colorés...Nous entendons la gardienne qui s'émerveille de sa présence !

Le petit revient tout réjoui, tout souriant...

Ses yeux joyeux scrutent les cages, Rickey, et d'autres prisonniers lui font des signes.

La mère confirme, oui, ce sont ses premiers pas aventureux, oui il a à peine un an...

Tout à coup, la nuque fait mal, le cœur se serre...Le spectacle du petit enfant noir se lançant dans une première marche risquée dans le couloir de la mort est si triste que je sais bien que je ne suis plus à l'instant qu'un scaphandrier noyé...

La jeune mère sort de son cabas un tuyau souple muni d'un masque, elle s'oxygène ainsi, avec régularité. Les visiteurs sont joyeux, de beaux rires sonores fusent. Le petit grain de raisin rond promène sa petite personne en cahotant dans le couloir de la mort.

Le spectacle est totalement insolite et irréel.

Il n'y a pas de mots humains pour dire cela...Aucun mot...

Le temps est passé très vite encore, ce matin.

Sur notre côté gauche Mrs Wilcox attend « son » condamné.

C'est un beau jeune homme noir au visage régulier et lisse. Il sourit.

La gardienne au foulard bleu le démenotte, impassible.

Pendant les deux matinées de visite, nous l'avons vu faire des va et vient incessant dans les couloirs grillagés...Quel étrange travail!

Mrs Wilcox nous a expliqué que la mère du jeune condamné est venue, il y a cinq ans et que, depuis, elle ne peut plus supporter l'épreuve, elle ne le visite donc plus, et lui il est totalement seul.

Une vague envie de vomir mesure en moi, la détresse environnante...

Il n'y a vraiment aucun mot humain qui pourrait dire ce qui est, ici, au quotidien...

Cependant, l'heure de notre départ approche, notre avion nous impose de la rigueur.

Rickey-Lynn continue son repas, joyeux. Il semble totalement coupé des malheurs environnants.

Tant mieux!

Il nous entraîne vers son terrain de conversation favori.

Il me demande, espiègle: "Maman, tu conduis?" - "Oui, bien sûr, mais aux Etats-Unis c'est Abba qui conduit...Je préfère". René a la bonne idée de rajouter: "Tu sais Rickey je peux dire que je conduis, c'est d'accord, mais c'est vraiment sous ses ordres, moi je conduis la voiture et elle, elle me conduit, moi !" Rickey part en arrière dans un éclat de rire explosif, nous voilà tous trois réunis dans un fou-rire étrange, c'est étrange d'être joyeux ici, dans le couloir...

Et René en verve ajoute quelques précisions dont il prévoit l'effet sur Rickey...

"Tu sais, Rickey, je suis dirigé par elle comme par un ordinateur..."

Les yeux de Rickey pétillent, il attend la suite: "Mais comprends, la différence entre elle et un ordinateur c'est que sur l'ordinateur tu trouves un bouton "Off" mais elle, elle n'a pas de bouton d'arrêt".

Rickey étouffe de rire...

Rickey veut entendre encore à quel point René est malheureux, et René a une idée géniale :

« - Je ne sais pas si tu t'en ai aperçu Rickey mais à force de tout faire, tout ranger, tout nettoyer sous les ordres de ma femme, ce n'est plus une main que j'ai au bout du bras, c'est une éponge“...

Et j'ajoute, pour compléter le tableau - “Eh oui, Rickey, René c'est “Sponge René »depuis que je l'ai mis en esclavage »!" J'évoque ainsi un dessin animé prisé aux U.S.A.

Rickey exulte.

Nous sommes tellement dans les plaisanteries, que l'heure qui passe n'a pas vraiment plus d'importance!

Mais nous devons nous quitter, nos regards sont mouillés d'avoir ri, nous sommes repus d'endorphines...

Nous allons prier ensemble, je demande à Rickey d'élargir ses demandes de grâce au-delà de nos familles vers le monde entier, oui, Rickey, je le crois, le Dieu absent et silencieux n'est pas seulement celui qui bénit l'Amérique, mais CELUI qui rayonne pour nous tous, et y compris pour les bourreaux...et y compris pour les bourreaux des bourreaux, à l'œuvre dans ces murs.

Comme tu nous l'avais dit Rickey, au moment même où tu apprenais ton agonie prochaine: “Ils ne savent pas ce qu'ils font“...

Notre séparation est imminente, Rickey nous demande de nous serrer dans nos bras, René et moi, devant lui. Nous faisons un échange de baisers volants, Rickey me demande de me pencher vers la vitre et m'embrasse sur le front: »- C'est pour Maman Queen » dit-il, doucement. Il parle d'une correspondante française qui se prénomme Reine. Rickey et elle ont une belle relation de tendresse.

Mais, maintenant, il faut partir.

Lui, Rickey, il est assis dans sa cage, face à ses emballages presque vide de nourritures industrielles.

Nous avons le cœur serré. Trois pas de plus et nous ne voyons plus Rickey.

Nous sommes tristes et totalement résignés.

Que ton âme vole, vole, mon enfant, comme un oiseau dans le soleil, une roue de paon, un arpège, une voile enflée dans le ciel...



La gardienne nous informe que nous sommes attendus par le Warden .

Alors, nous traversons à grands pas les sas, le couloir et le grand hall d'accueil.

La photo en couleur d'Alan Polunsky, le valeureux homme dont le nom est immortalisé et confondu avec celui du couloir de la mort éclaire l'entrée...

Nous passons une porte jamais encore franchie, entrons dans un couloir à demi vitré.

Le bureau du Warden est donc en partie visible, et d'ailleurs un homme en tenue nous fait signe de la main. nous invitant à entrer...

La vaste pièce est emplie de personnel en tenue. Et la surprise est immense. En faisant le premier pas, nous nous heurtons presque à un meuble blanc, qui coupe l'espace transversalement. C'est un élément composé de plusieurs étagères, qu'on mettrait dans une chambre de bébés. Tout le mur de gauche est décoré de la même manière, exposant en multitude des objets d'enfants, petits personnages et citrouilles de thanks giving day, colorés et joyeux...L'ensemble évoque aussi un hall d'entrée de maternelle.

Le Warden s'avance aimablement, c'est un jeune-homme dans la trentaine, une caricature du petit boy américain, avec un regard tendre en fleurs d'iris bleus et transparents.

Je lui explique qui nous sommes et lui demande s'il pense pouvoir intervenir pour que Rickey soit menotté sans être blessé. Je suis très en face de lui, nos regards se scrutent, je sais qu'alors, à un moment précis, ce sera vraiment lui que je rencontrerai, personne à personne, cœur à cœur.

Mais un homme en civil s'avance, il est légèrement plus petit que le premier.

Son regard est impérieux c'est celui d'un chef, mais moi, je n'ai pas de crainte de lui, je le scrute, lui aussi, pour le rencontrer en vrai, là, où il est juste un homme. Je lui fais ma demande...Ses yeux caramel s'étonnent...

Il répond aimablement : "Le médecin va décider ".

Mon audace me surprend: Je dis, en m'adressant aux deux hommes: "Thank you Sir, I trust you, I am sure you will take care of him".

J'exprime ma confiance...

Le verbe " to trust " est un beau verbe, il dit beaucoup de chose qui ressembleraient à « je vous crois, j'ai confiance, je me confie », quelque chose qui engagerait plus que la promesse : la Parole, elle-même.

Voilà, nous tournons les talons, nous quittons l'atmosphère lourde de la prison, les gardiennes sont aimables. Mais, vite, de l'air, de l'air...

Nous avons retrouvé notre véhicule sur le parking et voyons soudain arriver la gardienne au foulard bleu marine que nous avons côtoyée, pendant deux jours derrière la vitre blindée...

Je n'ai en rien décidé, quoi que ce soit, d'avance, je ne savais pas que je la rencontrerai, pourtant, je m'avance vers elle, m'approche très près et lui demande directement : » -Vous êtes sous chimio ? » Son regard doré vacille légèrement, elle me répond » «- Oui, j'ai un cancer » .Elle montre sa poitrine.

Alors je dis : »-Vous me voyez, regardez moi, je suis bien vivante aujourd'hui, eh bien , il y a vingt deux ans j'étais comme vous, j'avais un cancer du sein, et regardez moi, je suis vivante . Votre chimio est -elle finie ? »

Elle répond, -« Non , j'y suis en plein mais je ne vomis pas ! Ca va bien »

Alors nous nous regardons très puissamment comme deux femmes du monde des humains.

Elle me saisit à bras le corps, elle me serre, une forte émotion nous envahit.

Avant de la quitter je lui dis : »- Si vous voulez faire quelque chose pour moi, s'il vous plait, regardez Rickey-Lynn Lewis, il est si gentil, aidez-le, mon mari et moi sommes français, nous venons le voir depuis six ans ». Elle répond brièvement : « Oui, oui, c'est un homme bon ».

Nous nous quittons d'un seul coup, comme surprises toutes deux de la force de notre rencontre. Je ne l'avais pas préméditée, j'en suis très émue.

Je crois que cette femme qui flirte chaque jour avec sa propre mort, ne pourra plus à terme être pour la peine de mort. Jamais.

René a compris le sujet de mon échange avec la gardienne et du ricochet possible vers la demande d'un regard bienveillant sur Rickey.

Je suis enchantée.

Maintenant le temps presse, nous décollons cet après-midi depuis le bel aéroport Georges W Bush. Nous avons vraiment hâte de revenir en France, en Europe, même si hélas la politique punitive de notre Président imite gravement celle de l'Amérique...

Nous allons retrouver les trottoirs jonchés de crottes de chien et de mégots, la mauvaise humeur de nos compatriotes, un spectre nommé Edwige qui menace nos intimités...mais même si, là comme ailleurs la pauvreté n'est pas éradiquée, même si les pauvres sont de plus en plus malmenés, oui, nous avons hâte de rentrer en France, là, au moins il n'y a plus de peine de mort depuis vingt-sept ans...

Danièle Sirven.

William Murray a été exécuté.

Ses dernières paroles « Last Statement » dites au micro avant que le curare ne paralyse le corps, sont des excuses profondes, une demande de pardon.

William dit : « Dieu m'a pardonné » et s'adressant à ses proches : « Je vous attendrai d'accord ? Dieu bénit. »

Prochainement, douze hommes sont programmés pour la « chambre de la mort » à Huntsville. Les 14, 16, 21, 23, 28,30 octobre.

Ils se prénomment :

Avin, Kevin, Joseph, Bobby, Eric et Gregory.

Les 6, 12,13, 18, 19,20 novembre.

Ils se prénomment :

Elkie, Georges,Denard, Eric, Rogelio, et Robert...Ils ont tous passé une dizaine d'années dans le couloir de la mort.

Cette année le Texas a mis à mort dix-neuf hommes...

Je ne souhaite pas savoir le détail des horreurs dont ils sont accusés. Je comprends les familles des victimes qui sont prises dans le tourbillon de la haine.

Je n'oublie pas cependant que ces hommes matures ont été de petits nourrissons posés dans leur berceau, au jour béni de leur naissance.

Que leur a-t-il été fait, ou bien que leur a-t-il manqué pour qu'ils deviennent ces monstres féroces ?

Qui sont les bourreaux qui donnent légalement la mort ?

Quelles sont les personnes qui portent ce poids là : obéir, obéir sans question à l'ordre de tuer ?

Aucun médecin n'est autorisé à assister le processus de mise à mort, c'est une mort artisanale et sauvage, elle ressemble plus à une noyade qu'à un endormissement...et les vétérinaires américains, y compris ceux du Texas n'utilisent aucune des drogues qui mettent à mort les hommes pour euthanasier avec douceur les animaux...

Un homme saisi par son humanité ne peut en aucun cas accepter de mettre à mort un autre homme, les bourreaux perdant leur conscience, ne savent vraiment pas ce qu'ils font, à eux-mêmes et aux générations qui leur succèdent...

EPILOGUE

LA LIGNE FRONTIERE DU BIEN ET DU MAL.

Moi, je ne sais pas s'il y a une ligne « du bien et du mal », je ne sais pas s'il y a d'un côté les bons dont bien sûr, nous serions et les méchants à combattre.

Ce que je sais c'est que je suis allée dans un lieu où j'ai rencontré la fonction diabolique dans sa grande œuvre...

Non, rassurez-vous, ce n'est pas le Diable avec des cornes et une queue fourchue, c'est la capacité béante qui sommeille en nous tous.

Qui nous guette.

Je veux parler du fond meurtrier et du désir de nuire desquels nous courons en permanence le risque terrifiant de participer.

Il y a des Lois qui se proposent de tuer le germe d'humanité qui est en chaque humain, il y a dans la grande démocratie d'Amérique, la Loi qui tue, qui autorise avec majesté la barbarie faite à l'autre. Nous te faisons solennellement en cérémonie bien minutée ce pourquoi précisément nous te condamnons. Nous te donnons la mort parce que tu l'as toi-même donnée à l'autre !

Abyssale stupidité !

Abyssale douleur !

Derrière la vitre blindée, j'ai vu partir un jeune-homme noir à l'exécution.

J'ai reçu les larmes de sa mère en pleurs sur mes joues.

J'ai eu très honte pour le gardien en cheveux blancs, pour la juvénile accompagnante, tous deux dans leurs tenues grises impeccables de serviteur parfaits de la loi texane qui escortaient sans faillir l'homme considéré comme un « monstre ».

Sans le savoir, sûrement, ils rejoignaient le lieu terrible où toute humanité s'évanouit, et où le jeune adulte qui allait mourir s'était égaré tragiquement.

Si l'ordre à exécuter est plus important que la question sur le bien fondé de l'ordre, alors le bourreau peut, se "dé-civilisant", devenir en toute injuste tranquillité le tueur légal.

Il n'y a pas de bonne façon de tuer un humain.

Qui veut devenir le bourreau du bourreau ?

En participant à l'exécution de l'autre, les bourreaux obéissant aux ordres se donnent à eux-mêmes la mort, ils tuent leur âme.

Danièle Sirven.

Septembre 2007

CROISIÈRE EN BARBARIE.

Les choses qui ne sont pas dites et partagées risquent de ne pas exister...

C'est pourquoi il est nécessaire, pour moi, de témoigner, une fois encore du déroulement des deux dernières visites faites à Rickey Lynn LEWIS, rencontré dans le parloir du couloir de la mort texan les 10 et 11 septembre 2007.

Deux jours de "special visit" accordée aux visiteurs venant d'une distance de plus de 500 miles, pendant quatre heures chaque jour.

La prison où se situe le quartier des condamnés à mort est l'une des 170 prisons du Texas;

Elle peut contenir 2900 hommes en tout.

Le couloir "death row" en emprisonne plus de trois cent cinquante en ce moment, le chiffre varie bien sûr, sans cesse.

Cette prison se situe à environ une heure et demie au nord de Houston, entre Houston et Dallas.

Je suis venue dans ce lieu pétrifiant déjà quatre fois, avec René, une fois avec ma fille Virginie, jamais seule. Si bien que pour cette cinquième visite, faite avec René, la familiarité des lieux et du déroulement des étapes est "matériellement" rassurante.

Mon émotion est tenue à distance par mon extrême vigilance et par un calme très puissant qui me saisit, pas après pas.

Pour plus ample information sur les circonstances de notre rencontre avec Rickey et le déroulement de son procès injuste, je renvoie le lecteur au livre "Texas Couloir de la mort". Préfacé par Monsieur BADINTER, disponible à l'adresse de l'association L.P.J.(L-R), le livre est gracieusement et magnifiquement traduit en anglais par Pamela GOODMAN. Américaine adhérente à l'association des "Américains pour la Paix et la Justice" Pamela nous a rejoint dans nos actions.

1° JOUR: 10 SEPTEMBRE 2007.

Chaleur humide et marécageuse, arrivée à huit heures moins le quart devant l'entrée.

Le rite d'accès à la prison est plus sévère et minutieux depuis l'année dernière: fouille du véhicule, coffre et... moteur.

Même le gardien qui effectue le protocole le vit, clairement avec humour.

Nous avons, comme d'habitude le droit de rentrer avec 20 dollars –par personne- en pièces de 25 cents pour le "cantinage" de Rickey pendant le temps strict - 4 heures- de sa présence dans la cage. Il ne doit rien emporter dans sa cellule.

LES RENCONTRES:

Dès le parvis, nous embrassons Mrs Wilcox, la femme du pasteur qui est une visiteuse quotidienne et fidèle du couloir de la mort.

Nous ne verrons pas son époux, très malade depuis l'an dernier.

Liliane Toussaint appartenant à une association belge visite Joseph LAVE; il va être exécuté jeudi prochain 13 septembre.

Elle vient soutenir, lui et sa famille pendant la semaine qui précède sa mort.

Condition des visites 8 heures par jour, derrière la vitre, bien sûr.

- Joseph Lave a eu un sursis quelques heures avant sa mort-

Une jeune femme anglaise qui écrit et depuis sa majorité visite son ami prisonnier soit quatorze ans!

Les différents sas sont franchis sans encombre et dès l'accès au parloir où se situent les cages, nous sommes accueillis par MrsW. la gardienne avec laquelle s'est nouée une véritable histoire d'affection et d'estime réciproque.

RICKEY LYNN:

Notre désir est de laisser parler Rickey Lynn et de lui poser le moins de questions possibles, par prudence, je crois, car presque tous les sujets peuvent vite devenir douloureux...

Le froid est glacial dans le parloir. Rickey entre à huit heures trente dans sa cage. Il est bras nus, souriant, de son beau sourire large. Il a minci.

Nous nous regardons avec une profonde affection. Nous nous "tenons" les mains à travers la vitre. Emotion.

Rickey, ce jour là ne mangera rien, il se contentera de boire un soda.

Il montre son estomac et son ventre et dit qu'il a trop mangé la veille...

Il parle de sa santé : problèmes de vue, de plus en plus faible

Problèmes de sinus, toujours les mêmes, le traitement est maintenant régulier. Rickey attend des résultats de radiographies dans les quinze jours à venir.

Problèmes de menottage qui semble résolu à présent.

Le fait d'avoir porté des menottes trop serrées a blessé son poignet sur lequel nous voyons une kyste et une petite plaie transversale.

Le double menottage créait un déboitement de l'épaule et de fortes douleurs.

Problèmes de cholestérol : Rickey Lynn est content d'avoir perdu du poids acquis depuis son séjour dans la "Watch Cell", cellule d'observation où il a attendu des semaines avant sa date d'exécution programmée pour le 7 août 2003...

Nous parlons beaucoup de "la famille" la nôtre, enfants, petits enfants dont il affiche les dessins. Rickey s'enquiert de tous, des amis de l'association.

IL EST CONTENT DE SES AVOCATS qui ont obtenu que le jugement évaluant son handicap mental soit refait.

Et comme je lui dis que nous le trouvons moins triste que l'an dernier, il s'écrie que oui, bien sûr, parce que son fils Carvin emprisonné à Hodge Unit va bien.

Lui, Rickey a obtenu le droit de lui envoyer de l'argent et aura l'autorisation de le rencontrer en visite, dans ... deux ou trois ans...

La matinée est passée très vite. Trois photos sont tirées par la gardienne: une où Rickey-Lynn salue derrière la vitre, deux autres où il est entouré par ses "parents".

A midi et demie, nous ramenons la jeune anglaise qui réside dans le même hôtel que le nôtre...

Cet après midi, nous irons visiter la modeste bourgade, riante dans la verdure Huntsville, et plus précisément "The Walls" la prison où se font les exécutions, plus de quatre cents depuis leur reprise par le Texas en 1982...

HUNTSVILLE.

La petite ville abrite 35000 habitants, plus de treize mille prisonniers dans ses sept prisons qui toutes contiennent entre 1000 et 3000 délinquants.

Sept mille personnes travaillent directement dans les prisons, quinze mille en dépendent indirectement, la ville vit de la punition et de la mort.

Au syndicat d'initiative, on trouve un dépliant charmant aux couleurs mariales, bleu et blanc en bonne place, entre invitation à la pêche au poisson chat et promenade sur le Lac, c'est "prison driving tour".

Irréel et indicible.

Une délicieuse promenade s'organise autour des sept prisons de la ville, du cimetière de plus de sept mille tombes anonymes, du musée des prisons, et surtout "the Walls où se programment les exécutions.

Située au plein centre ville, cette prison s'enorgueillit d'exploits surprenants: en 2000, le nombre des assassinés légaux a atteint les quarante.

Le Texas est l'état le plus exécuteur des U.S.A

7% de la population américaine élimine quarante pour cent de l'ensemble des condamnés.

Après un parcours en voiture nauséux nous garons notre véhicule devant le parvis d'une modeste chapelle "Christian Church". Des dizaines d'"églises" variées en taille et en appellation sont visibles en rase campagne.

Je demande au pasteur son aide pour retrouver notre "bon sens" et un peu de calme intérieur, au sortir de Hunstville?

-"Comment se fait-il que nous ne rencontrons que des Texans chaleureux- comme vous, que nous soyons dans un état qui se dit "chrétien" et qui "tue son prochain", vingt à vingt six exécutions annuelles au cours de la dernière décennie..."

Bon et courtois échange entre cet homme tranquille d'une cinquantaine d'années qui cite, versets de l'ancien testament à l'appui, l'injonction biblique à la vengeance.

Les arguments imparables, pointant le pourcentage de noirs et hispaniques peuplant les couloirs, la pauvreté de tous, les mauvais procès, les innocents extirpés des lieux de mort, et surtout l'histoire de Rickey que trente mille dollars ont sauvés en 2003... laissent le saint homme sans arguments.

Nous nous quittons heureux de nous être rencontrés.

Peut-être nous verrons nous l'an prochain?

2° JOUR 11 SEPTEMBRE 2007

La rencontre avec Rickey-Lynn a lieu huit heures trente.

Le parloir est bondé.

RICKEY LYNN

Rickey est souriant, il a faim, il nous fait passer un test de mémoire. Avons-nous retenu le choix de ses mets et boissons favoris?

Sa commande est impressionnante. Il va ingurgiter pendant quatre heures chips différemment parfumées, sandwich au fromage et roastbeef, barres chocolatées, il se régale...

Il annonce qu'à la fin de la visite la gardienne nous donnera un gros paquet contenant les dessins qu'il a fait pendant l'année et que nous devons ramener et distribuer depuis Montpellier.

Pendant le mois de mai j'avais écrit à Rickey que mes deux cousines et ma sœur séjournaient à la maison et qu'ainsi, René pouvait se faire servir comme un pacha. Mais René avait malicieusement commenté en disant "Ne la crois pas Rickey, je suis l'esclave de ces dames". Alors ici, dans le lieu de toutes les peines Rickey relance le débat si drôle des rôles, homme-femme, nos rires éclatent, insolites...

Rickey nous donne un programme très précis à suivre pour notre retour: contact avec certains de ses correspondants, photos copies de ses dessins à faire suivre etc...

LES RENCONTRES

Liliane TOUSSAINT rencontrée la veille, avec qui nous sommes désormais en relation.

Une française qui vit en Italie et a contribué à la transformation en prison à vie de la peine capitale donnée à Kenneth Foster en août dernier.

Une jeune hispanique qui est ma voisine directe de parloir, bouleversée et bouleversante quand elle explique qu'elle a accompagné son mari jusqu'à l'exécution et qu'il a eu un sursis qu'il ne souhaitait plus...

Un pasteur visiteur avec qui nous nous entretenons à la sortie de la prison, qui est contre la peine de mort.

Un prisonnier: Kerry ALLEN n° 999410 – qui supplie que nous lui trouvions "une famille" en particulier pour correspondre en attendant sa date d'exécution...

Au dernier contrôle, le garde rencontré ce matin même est amical. Il demande si nous allons faire du tourisme, cette semaine et je lui réponds franchement que non, nous repartons dans notre pays, car ici "ça sent la mort". (J'ai soin d'utiliser le verbe sentir et non le verbe puer.) J'ajoute que nous ne cessons de rencontrer des personnes de bonne volonté et que le système punitif en est d'autant moins compréhensible...Il s'excuse et nous voilà partis dans une discussion très sincère et le gardien nous dit "je ne suis pas pour la peine de mort"... et nous nous quittons dans l'émotion jubilatoire que crée la rencontre d'un humain dans le lieu de l'inhumanité anonyme.

Depuis cinq ans, nous sommes passés de l'indignation à la compassion.

Les Texans sortent à peine du racisme, de l'esprit de lynchage, et vivent dans un état où le social inexistant conduit droit non à l'éradication de la misère mais bien à celle des miséreux. La punition des plus démunis d'entre les pauvres est plus à l'ordre du jour que leur réhabilitation.

Dans notre beau pays de France, pays des droits de l'homme un vent punitif nous vient directement d'Amérique.

Les dégâts s'en font déjà sentir.

Entre éducation et répression, il nous faudra choisir.

Danièle Sirven.